

CAI IA 59 I54
I 54
Vol. 18, # 5

Indian and Eskimo Affairs Program
Programme des affaires indiennes
et esquimaudes

INDIAN NEWS

CAI IA 59 I54 V.>



DEC 22 1977

ISSN 0019-6029

ARTS LIBRARY

STORAGE

Vol. 18 No. 5

561/G/156

Warren Allmand lost in the Shuffle

Ottawa (Canadian Press) — Warren Allmand, the man seen as soft on Indians and tough on development, has been replaced as Indian Affairs and Northern Development minister and neither he nor the Indians appear pleased.

"There's no other portfolio I'd rather have than this one," Allmand, who spent one year and one day in the job, told the National Indian Brotherhood assembly in Winnipeg.

Prime Minister Trudeau sent him to consumer and corporate affairs, replacing him with science minister Hugh Faulkner.

"I regret leaving that portfolio," a visibly disappointed Allmand told

reporters after the swearing-in ceremony.

Allmand, 45, took over the Indian Affairs job by telling the Brotherhood's 1976 assembly that his first priority would be Indians, not development.

He kept his word and drew scathing attacks from industry, which accused him of freezing exploration and other development in the Northwest Territories and the Yukon.

During his brief stint in the job Allmand won the warmth and respect of the Indian people. They saw him as understanding, sympathetic and willing to back them in their battles over Land Claims and self-determination.

"I personally want to express severe disappointment in this shift," Noel Starblanket, National Indian Brotherhood president, said in Winnipeg.

NIB coverage on pages 3-6

It is unfortunate that Trudeau did not have faith in Allmand and accept his criticisms and disagreements in the Cabinet, he added.

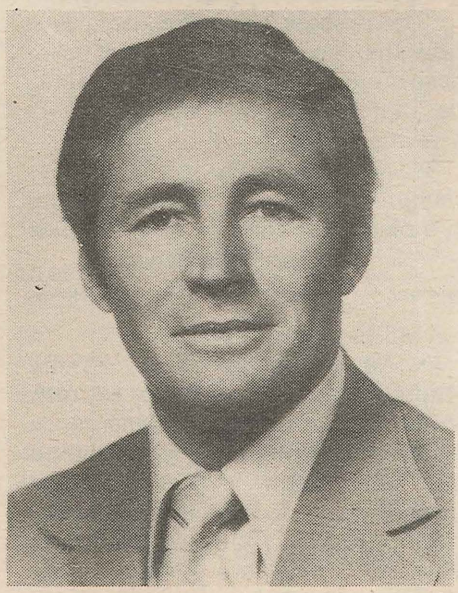
Michael Amarook, president of the Inuit-Tapirisat, the national Inuit brotherhood said:

"We can only wonder just how serious the government is about native affairs."

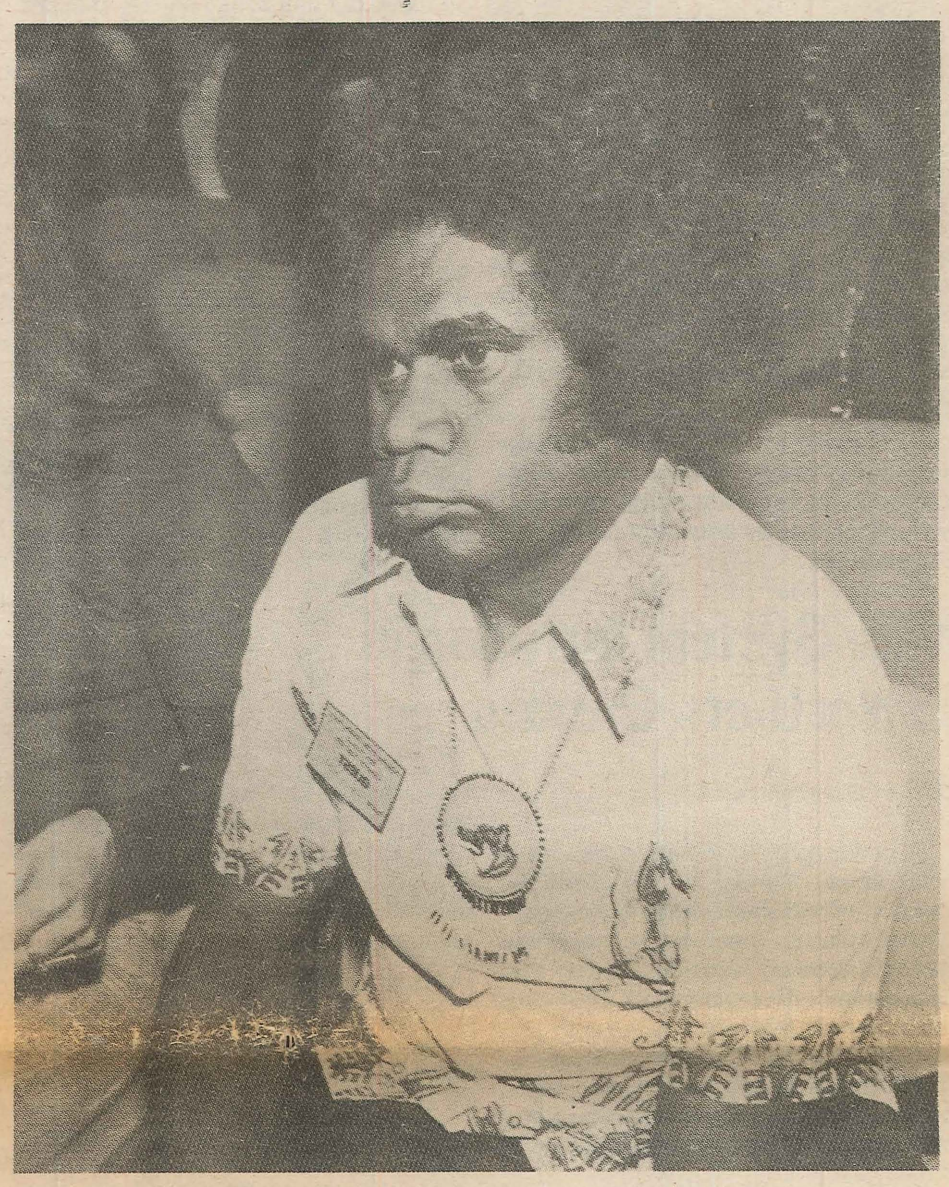
Amarook, in a statement released in Ottawa, said he wrote Trudeau two weeks ago and urged him not to move Allmand. The letter said Allmand was making an honest effort to understand native problems and was not afraid to consider new approaches.

Nicholson Appointed Director General

J. D. (Dave) Nicholson, 43, has been appointed the regional director general for Manitoba, Department of Indian and Northern Affairs Minister J. Hugh Faulkner announced.



The office of the regional director general includes a responsibility for working jointly with the 57 Indian bands in the province to improve the quality of life on some 54 reserves. Among Mr. Nicholson's priorities are departmental programs which will



"Jabanunga"

One of the very special guest speakers at the NIB General Assembly was a tough little Australian whose subject was one dear to the hearts of Indian and Aborigine alike — concern for the land.

"The land means something for us," he said, "We were born on the land. "I wasn't born in a hospital — I was born under a tree."

Robert Mellors, known among his own Koorie people as Jabanunga (Peaceful Land), is the president of the National Aborigine Congress of Australia.

Jabanunga said his 300,000 Koorie people were given 520,000 square miles of land in the rugged Australian Outback, but "even now the government has its own ideas for that land."

He said the Koories are determined "never to surrender it."

Jabanunga said he "wasn't making any threats," but pointed out the Koorie reputation for dealing directly with land thieves.

"Anyone does anything wrong, 'e gets 'imself speared," he said, "We

don't muck aroun' down 'ere."

Jabanunga also called for more international exchanges that would involve Indians, Koories, New Zealand Maoris and the black nations of Africa.

When he wasn't being serious, Jabanunga had them rolling in the aisles with humorous anecdotes from down under.

In one he recalled a childhood incident where he had been roughly pushed by a white man and called a "colored boy."

"Who in the 'ell you calling a colored boy?" he asked, dusting himself off and looking the blue-eyed, red-haired, freckled white man straight in the eye.

In another he told of a little white girl boasting to his own daughter "that her great, great grandfather was Captain Cook, the great English explorer of the Pacific."

His little girl replied: "That's nothing, my great, great grandfather was a cannibal and he ate Captain Cook!"

further local (band) government and create employment opportunities for Indian people.

Mr. Nicholson brings to his new post extensive experience gained as chief, resource development; assistant regional director, economic development; and director of operations. He had joined the department in 1972 as a fisheries specialist.

A member of the board of directors of the Freshwater Fish Marketing Cor-

poration, Mr. Nicholson also remains involved with Indian participation in inland and coastal fisheries.

Before going to Environment Canada, in 1970, to work as a fisheries technician, he was in private business for five years.

Mr. Nicholson was born in Charlottetown, Prince Edward Island. He received his formal education at Horton Academy, St. Dunstons University and Acadia University, Nova Scotia.

Canada Post / Canada Post / Troisième classe / Third class

056802-2

349 D 056802-2

GOV'T PUB DEPT. ARTS LIBRARY

DANA PORTER ARTS LIBRARY

UNIV. OF WATERLOO

ON N2L 3G1

Waterloo, K1A 0H4

Canada

Affaires indiennes / Indian Affairs

Ottawa, K1A 0H4

Canada

2018
#5
1977

NOUVELLES INDIENNES

Vol. 18 No. 5

ISSN 0019-6029

Des logements pour les bandes

Le gouvernement fédéral a annoncé un nouveau programme de logement qui permettra aux Bandes indiennes de planifier, construire et gérer leurs propres logements sur les réserves.

Le programme a été mis sur pied conjointement par les représentants de la Fraternité des Indiens du Canada (FIC) et le Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, (MAIN).

Le Programme de logement dans les réserves prévoit la construction de 12,000 nouveaux logements et la rénovation de 5,400 logements existants, au cours des cinq prochaines années. Une priorité sera accordée aux gens dont le revenu ne dépasse pas \$4.000 par an.

De plus, un plan d'infrastructure réparti sur dix années prévoit l'approvisionnement en eau potable, des réseaux d'égouts, l'électricité, des chemins et un système de protection contre l'incendie pour les nouveaux logements et plusieurs de ceux rénovés qui ne possèdent pas ces services.

Une méthode de diffusion et de mise en place du programme de logement est actuellement en préparation. Elle abordera des sujets tels que le financement, la formation technique et d'autres services sociaux en relation avec le logement.

Une des particularités du programme de logement et la souplesse du

mode de règlement financier effectué par le client, soit sous forme de contribution individuelle au comptant, soit par le travail effectué par des groupes au par la bande.

De plus, jusqu'aux 2/3 du coût total, de la main-d'oeuvre pourront être réglés par l'entremise de Canada au travail ou tout autre programme de logement correspondant.

Le programme prévoit aussi pour le capital, des subventions de base pouvant aller jusqu'à \$12,000 par unité de logement, établies suivant le revenu familial du requérant. La subvention précédente était de \$10,000.

Plusieurs autres ministères et agences fédéraux participeront à ce programme bien que le MAIN agisse comme principal responsable au sein du système fédéral.

Le MAIN prendra aussi la responsabilité des engagements au nom des agences et ministères, vis-à-vis des programmes de logement des bandes.

La Société centrale d'hypothèque et de logement (SCHL) offrira aux bandes intéressées aux programmes de la Loi nationale sur le logement, les prêts nécessaires pour compléter le financement composé de subventions des Affaires indiennes, de contributions des individus ou des bandes et de programmes de création d'emplois.

L'été dernier, on enseignait à de jeunes Indiens l'art de tendre un piège, de chasser, de pêcher, de cultiver la terre et de camper.

Ces techniques que le grand public considère comme l'apanage des jeunes Indiens, étaient enseignées dans tous le Canada grâce aux fonds du programme d'emplois d'été du ministère des Affaires indiennes et du Nord.

Le programme de 5 millions a procuré 6 300 emplois à des étudiants indiens au Ministère même, dans les réserves et dans les communautés de l'Arctique. Tout Indien âgé de 15 à 24 ans pouvait être choisi dans le cadre du programme qui recrutait surtout des étudiants.

Le programme de création d'emplois des Affaires indiennes et esquimaudes visait à réduire le taux de chômage élevé qui sévissait parmi les jeunes Indiens et Inuit inscrits, à stimuler l'économie dans les réserves indiennes et dans les communautés inuit, et à dispenser des techniques qui aideront ces jeunes à se trouver plus facilement un emploi dans l'avenir.

Ted Montour, coordonnateur intérimaire des emplois pour les jeunes au Ministère, déclarait: "À l'heure actuelle, le programme d'emploi vise à créer des

Membre du conseil d'administration de l'Office de commercialisation du poisson d'eau douce, il continue à s'intéresser à la participation des Indiens aux pêches intérieures et côtières.

Avant de devenir technicien des pêches pour Environnement Canada, en 1970, il a travaillé dans l'entreprise privée pendant cinq ans.

M. Nicholson est né à Charlottetown, Île-du-Prince-Édouard. Il a fait ses études à l'académie Horton, à l'université St-Dunstons et à l'université Acadia, en Nouvelle-Écosse.

En 1977-1978 la SCHL disposera de 10.4 millions de dollars pour les prêts aux Indiens vivant sur les réserves. En 1978-79 ce chiffre s'élèvera à 15.2 millions de dollars. Les prêts seront facultatifs et basés sur les possibilités de paiement des requérants. Afin de protéger les statuts spéciaux des territoires de réserve selon la Loi sur les Indiens, le Ministère des Affaires indiennes continuera à garantir les prêts.

Le Ministère de l'Immigration et du de la Main d'oeuvre, grâce à son programme "Canada au travail", fournira des possibilités d'emplois et des programmes de formation pour les projets parrainés par les conseils de bandes.

Le Ministère de l'Expansion économique régionale (MEER) participera en aidant les projets d'infrastructure concernant la communauté et le logement, dans les secteurs où il a l'accord des provinces.

Aux niveaux national, régionaux et des bandes, le Ministère de la Santé et du Bien-être du Canada conseillera et aidera au développement des normes de santé et de sécurité pour le logement et l'infrastructure.

Le Ministre d'État aux Affaires urbaines est aussi autorisé à apporter des amendements à la loi nationale sur le

logement qui aura pour effet d'autoriser les conseils de bande indiennes à emprunter en vertu de la section 15.1 et à requérir l'aide du Programme d'assistance à la rénovation résidentielle (PARR) sous la section 34.1

La section 15.1 permet aux sociétés à but non lucratif dans le secteur privé, d'avoir accès aux prêts de la SCHL. La différence est que les conseils de bandes indiennes n'auront pas besoin de se constituer en sociétés.

La section 34.1 permettra aux Indiens vivant sur les réserves de requérir l'aide du PARR, que la réserve soit située ou non dans une région assignée du PARR.

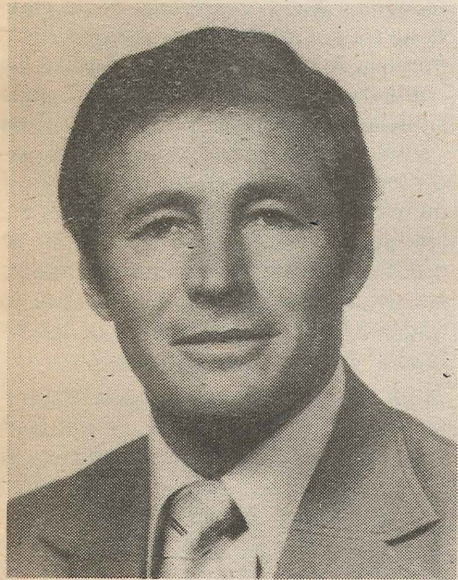
Le Ministère des Affaires indiennes payera les frais de transport des matériaux de construction depuis l'entrepôt du fournisseur jusqu'au site de construction, jusqu'à concurrence de \$1,000 par unité de logement.

Quelques-uns des avantages que l'on anticipe grâce à ce programme, mis à part les logements décents pour les Indiens, sont consécutifs au développement des activités commerciales et industrielles sous contrôle d'hommes d'affaire indiens dans les domaines de la construction, des manufactures d'éléments de construction du transport de marchandises et des services correspondants.

Nicholson nommé Directeur Général

L'honorable J. Hugh Faulkner a annoncé la nomination de J. D. (Dave) Nicholson, âgé de 43 ans, au poste de directeur général régional pour le Manitoba, ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien.

Le directeur général régional a entre autres responsabilités celle de travailler conjointement avec les 57 bandes



indiennes de la province afin d'améliorer la qualité de la vie de 54 réserves. Les programmes ministériels font partie des priorités de M. Nicholson; ils donneront lieu à une administration locale (des bandes) et créeront des possibilités d'emploi pour les Indiens.

M. Nicholson accède à son nouveau poste, enrichi d'une grande expérience: il a été chef de l'exploitation des ressources, directeur régional adjoint pour la promotion économique et directeur des opérations. Il est entré au ministère en 1972, comme spécialiste des pêches.

De jeunes Indiens apprennent les techniques ancestrales

emplois temporaires, et jusqu'à maintenant, seulement l'été. Je souhaite qu'il puisse continuer pendant toute l'année. Pour les Indiens, l'été est l'époque la plus difficile pour se trouver un emploi."

Le programme de huit semaines qui était en cours d'Abegweit (I.P.-É) à Yellowknife (T.N.-O.), regroupait des activités dans des domaines comme la santé communautaire, les opérateurs-radio dans les aéroports, l'aide aux jeunes délinquants, la menuiserie, les centres de jour, la restauration de lieux historiques, l'apprentissage de la chasse, du piégeage et de la pêche, l'aménagement de jardins paysagers, l'arpentage, la construction de foyers pour les personnes âgées, l'aménagement de terrains de jeux et de camping et l'administration d'un journal local.

Les communautés indiennes et inuit, qui ont été touchées par les programmes locaux, ont bénéficié d'installations et de services qui pourront leur être utiles par la suite. Les jeunes qui en ont profité ont obtenu des emplois au Ministère ou auprès des associations inuit et indiennes provinciales et nationales dans leur propre communauté.

Montour a affirmé qu'il y avait un excédent de 600 projets et qu'il existait une formule de base visant à déterminer combien de programmes il y aurait dans chaque région.

"Jusqu'à un certain point, il y avait une formule. La formule de base était fondée sur la population d'étudiants et de jeunes dans une région donnée. Nous avons également tenu compte des conditions économiques des différentes régions. Grâce à cette formule,

les Maritimes et le Québec ont obtenu davantage en raison de la situation économique précaire des Indiens qui habitent ces régions."

D'après Montour, la survie du programme dans les années à venir ne fait aucun doute parce que "je ne crois pas que les crédits que le gouvernement fédéral consacre aux emplois pour les jeunes soient en danger; notre programme continuera donc. Nous ignorons cependant quel montant nous sera alloué."

Montour aimerait que les gens s'enlèvent de l'idée que cet argent ne sert qu'à créer des emplois. "Nous tentons d'encourager les communautés indiennes à considérer leurs jeunes comme une source précieuse d'emplois. Le programme de cet été avait pour objectif à long terme le développement permanent, l'amélioration et la conservation des communautés indiennes."

Il meurt plus d'enfants canadiens à la suite d'accidents que pour toutes les autres causes réunies. 1800 enfants environ sont tués accidentellement chaque année. Le Canada ne peut se permettre cette perte. Les enfants constituent notre plus précieuse ressource. Le Conseil canadien de la sécurité vous demande de protéger notre avenir en protégeant nos enfants.





NIB - Gov't develop Indian Housing Policy

The federal government has announced a new housing program that will enable Indian Bands to plan, build and manage their own housing on reserves.

The program has been developed jointly by representatives of the National Indian Brotherhood (NIB) and the Department of Indian Affairs and Northern Development (DIAND).

The on reserve Housing Program provides for the building of 12,000 new houses and renovation of 5,400 existing houses over the next five years. Priority will be given to people in the \$4,000 and under income group.

In addition, a six year infrastructure plan will supply drinking water, safe waste-disposal systems, electricity, roads and fire protection for the new houses and many of the renovated ones presently lacking some of these services.

A system to deliver the housing program is being set up and will deal with such items as financing, technical training and other housing-related social services.

One feature of the housing program is the allowance for client equity, that is, the individual's contribution may be made in cash or by individual, group or Band labour. In addition, up to two-thirds of total labour costs may be paid through Canada Works or other housing-related programs.

The program also provides for a capital, front-end subsidy of up to \$12,000 per unit based on the adjusted family income of the applicant. The previous subsidy was \$10,000.

A number of other federal agencies and departments will be involved in the program although DIAND will act as the single center of responsibility within the federal system.

DIAND will also have the responsibility for securing commitments from these agencies and departments for Band housing programs.

Central Mortgage and Housing Corporation (CMHC) will offer Bands interested in using National Housing Act programs the necessary loan funds to augment the funding mix of an Indian Affairs subsidy, Band or individual contributions and job creation programs.

In 1977-78 CMHC will make available 10.4 million in loan funds to Indians on reserves. In 1978-79 that figure will rise to 15.2 million dollars. The loans would be optional and based on the applicant's ability to pay to protect the special status of reserve lands under the Indian Act, the Minister of Indian Affairs would continue to guarantee loans.

Employment and Immigration will provide, through its Canada Works Program, housing related job opportunities and training programs on projects sponsored by Band councils.

The Department of Regional Economic Expansion (DREE) will co-operate through assistance to housing and community-related infrastructure projects in areas where it has provincial agreements.

At the national, regional and Band levels, Health and Welfare Canada will advise and assist in developing health and safety standards for housing and infrastructure.

The Minister of State for Urban Affairs is also authorized to introduce

amendments to the National Housing Act which would have the effect of allowing Indian Band councils to borrow under section 15.1 and apply for the Residential Rehabilitation Assistance Program (RRAP) under section 34.1.

Section 15.1 allows non-profit corporations in the private sector to have access to CMHC loan funds. The difference is that Indian Band councils would not have to incorporate.

Section 34.1 would allow Indians on reserves to apply for RRAP assistance whether or not the reserve is in a region designated for RRAP.

Shipping charges for building materials from supplier to remote sites — up to \$1,000 per housing unit — will be met by the Indian Affairs department.

Some anticipated benefits of the program, aside from decent housing for Indian people, are the growth of Indian-owned businesses related to construction, infrastructure, building materials supply, manufacture of housing components, transportation of goods and related service industries.

New System Introduced in Northern Ontario

Gilbert Oskaboose

A new approach to an old idea may help Indian Bands in the Sudbury District of northern Ontario to realistically plan to meet their community needs is being introduced by the Department of Indian and Northern Development (DIAND).

Called Capital Management System, it will enable Bands to draw up "comprehensive reserve plans" showing each reserve's backlog, current and future needs.

Prior to 1971 the Department operated on a five-year "forecast of requirements" which could be justified to Treasury Board — the financial management arm of the government — to obtain capital funding.

Under that system capital funds were not allocated to Bands on a formula basis but rather project by project. Input by Indians at the Band level was almost non-existent.

The department now says the five-year forecast system has deteriorated to the extent it can no longer present an accurate picture of Indian needs to Treasury Board.

The "inventory of needs" or Band Capital Planning System introduced in 1971 assured input from the Band level. But it did nothing to improve the method of distributing capital funds on an equitable basis.

To introduce the concept of the Capital Management System and the methods required to make it work, the department has set up a number of

information and training seminars throughout the district.

At a seminar in Sudbury this summer department officers laid out the following basic steps for a well planned comprehensive reserve plan.

Identification of needs:

In this first step Bands must identify current and future needs and any backlog of needs that may exist. Needs on a reserve could include houses, roads, water systems, sewer systems, electricity, community centres or recreational facilities. Different reserves will have different needs.

Setting up Priorities:

Once the Band has identified its needs it must list them in order of priority.

Concepts:

Having set priorities, the next major step is to determine Band members' functional requirements or expectations from the project.

Pre-design or Feasibility Studies:

At this stage, functional requirements are translated into technical terms and actual plans. The band puts together a "package of words and ideas" for the department's engineers to translate into workable plans.

Design:

The final design, specifications, bill of materials and cost estimates are completed and the probable method of construction is determined.

Construction:

Symptoms of Carbon Monoxide Poisoning

- Low concentrations;
 - Shortage of breath on moderate exertion
 - Slight headache
- Higher concentrations;
 - Severe headache
 - Mental confusion - dizziness
 - Impairment of vision and hearing
 - Collapse or fainting on exertion
- Extreme concentrations;
 - Unconsciousness or death

First aid treatment

At the first signs of any of the symptoms move immediately to fresh air. Until the doctor or emergency vehicle arrives, the patients should be kept lying down and every effort should be made to keep them warm by wrapping in blankets. Rest is absolutely necessary. Under no circumstances must the patients be allowed to walk after regaining consciousness and they should rest for two hours, if possible.

Canada Safety Council.

Co-winners share Longboat Award

A 14-year-old blind girl from Quebec and a fastballer from British Columbia have been chosen this year to receive the Indian people's highest award in sports — the Tom Longboat Trophy.

Bev Stanger of the Timiskaming Band and Reg Underwood of the Tsawout Band became the first co-winners of the award since it originated in 1951.

Bev won gold medals in javelin, standing broad jump, high jump and the triathlon, which consists of running, swimming and throwing. Those honors were all won at the Handicapped Olympics in Toronto this year.

She has also won medals at the Canada Games in Cambridge, London and the Canadian championships in Edmonton.

Aside from being a member of the world champion Victoria Bates fastball team Reg Underwood has also been named most valuable player in fastball and basketball.

Underwood has been active in bowling, soccer, English rugby and track and field.

Mungo Martin Memorial Fund

The Trustees of the Mungo Martin Memorial Awards Fund announced awards to the following native students:

Miss Linda Gonu (Gitlak-damix)	
Prince Rupert, B. C.	\$250
Mr. N. C. Derricksan (Okanagan)	
West Bank, B. C.	\$250
Mr. Simon Danes (Kispiox)	
Hazelton, B. C.	\$250
Miss Laura Wealick (Tzeachen)	
Burnaby, B. C.	\$125
Miss Janice Dick (Non-status)	
Chase, B. C.	\$125

Carbon monoxide can be lethal at any time but during the winter months the chances of exposure to the gas are greater. Carbon monoxide results from incomplete combustion and is odourless, colourless and tasteless.

When travelling in a motor vehicle insure proper ventilation by keeping at least one window slightly open. Heavy tobacco smoking in an unventilated interior can produce mild concentrations of carbon monoxide. Do not park a motor vehicle with engine idling and windows closed.

NIBWINNIPEG NIBWINNIPEG NIBWINNIPEG

Assemblée générale annuelle de la...

Les associations membres de la Fraternité des Indiens du Canada (FIC) ont posé les questions suivantes au Ministre des Affaires indiennes et du Nord.

A l'occasion de la 8^{ème} assemblée générale annuelle de la FIC en septembre dernier à Winnipeg, après avoir adressé quelques plaisanteries à M. Noël Starblanket, président de la FIC, le Ministre, qui était alors l'honorable Warren Allmand, a répondu en ces termes.

Question: Pouvez-vous, clairement et sans équivoque déclarer publiquement à cette assemblée générale que le Livre blanc du gouvernement du Canada de 1969 est lettre morte et n'est pas mis en application par le gouvernement canadien et ses agences.

Réponse du ministre: très volontier. Pour ma part et pour le gouvernement, le Livre blanc de 1969 est mort et les politiques qui y sont exposées sont inapplicables. Maintenant, notre politique est de modifier la loi des Indiens ou n'importe quel règlement ou décret concernant les Indiens en consultation étroite avec le peuple indien. Notre politique est aussi de ne point supprimer le statut des Indiens mais de le renforcer comme vous l'entendez.

Nous ne devrions pas supprimer le Ministère des Affaires indiennes sauf dans la mesure où vous désirez que les responsabilités soient transmises à vos propres gens dans le sens où nous confions les programmes à vos bandes, associations régionales et à la FIC.

Nous ne devrions pas le supprimer en transférant les programmes aux provinces ou à d'autres ministères. Mais de toute façon le Livre blanc est répudié, donc sans conséquence.

Question: Le ministre veut-il s'engager résolument devant cette assemblée à resoumettre au cabinet et au Conseil du Trésor la proposition originale conjointement acceptée sur le logement et à rappeler les avantages de ce projet.

Réponse: Je présume que vous n'êtes pas au courant de cette question à moins que vous ne connaissiez la nouvelle politique du logement des indiens.

Au cours des dernières années, le Ministère des Affaires indiennes, la FIC et ses associations provinciales ont mis au point une nouvelle politique du logement et sont arrivés à un accord cet été. Ceci fait, je l'ai soumis au Conseil du Trésor et il a été restreint. C'est toujours mieux que ce que nous avons maintenant mais ce n'est pas ce que nous avons demandé. Lorsque cela

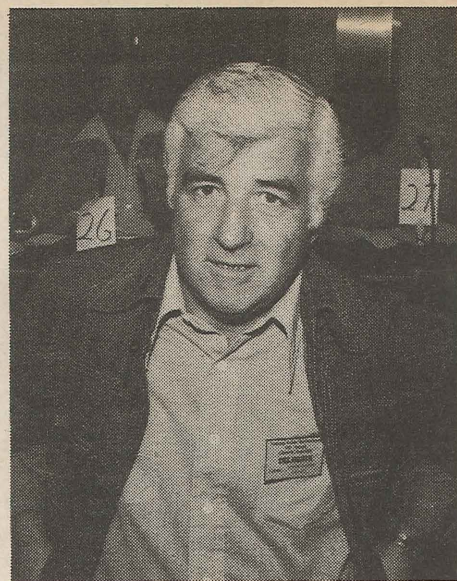
s'est produit j'ai avisé Noël (Starblanket) que le Conseil du Trésor n'était d'accord qu'avec une partie de notre requête. Je lui ai dit que j'avais deux alternatives: Refuser ce qu'on nous accordait et en appeler au Cabinet; cela aurait pris plus de temps et nous risquions de ne rien obtenir pour cette année financière; ou accepter cette offre qui se traduit par une amélioration de la politique actuelle du logement et revenir à la charge l'année prochaine pour obtenir du Conseil du Trésor ce que nous lui demandons.

Noël Starblanket m'a donné son accord pour la deuxième alternative et c'est ce que je vais faire.

La question était: Est-ce que j'en appellerai au Cabinet et au Conseil du Trésor pour obtenir pour l'an prochain, ce que nous n'avons pas obtenu? Je le ferai. Il est convenu que tout en acceptant les 2 tiers de notre requête pour cette année nous en exigerons la totalité l'année prochaine.

Question: Le Ministre peut-il nous confirmer son appui et son approbation pour les mécanismes de développement de la politique indienne mise en application par la FIC? Dans quelle mesure le Ministre est-il engagé (financièrement) dans le développement indien de la politique indienne au moyen du mécanisme mis sur pied par la FIC?

Réponse: Je me suis engagé vis à vis de la FIC et des associations provinciales à jouer un plus grand rôle dans le développement politique par le canal du nouveau Secrétariat du Développement des orientations. A cet effet nous avons alloué certaines sommes cette



Andy Delisle: Quebec

année.

J'ai dit qu'avec l'aide de mes collaborateurs cela serait augmenté l'année prochaine. Je ne puis vous donner de chiffres exacts car j'ignore les montants exacts que nous obtiendrons d'une année à l'autre pour le programme indien.

Je ne puis prendre d'engagement pour des sommes spécifiques mais nous pouvons vous assurer que nous augmenterons les ressources financières du Secrétariat du Développement des orientations et lui attribuerons un plus grand rôle afin que vous puissiez élaborer des documents de base avec plus de moyens.

Question: Le Ministre a récemment entendu parler de la politique d'autodétermination des Indiens américains. Est-ce que le Ministre prévoit de prochaines discussions sur l'élaboration

d'une politique similaire au Canada si cette politique sera développée par les Indiens?

Réponse: Oui, je le prévois. M. Noël Starblanket et moi sommes allés aux États-Unis dans la réserve Navajo pour discuter avec les chefs indiens. Nous en avons appris pas mal sur la nouvelle loi d'autodétermination.

Comme vous le savez, nous avons maintenant une politique de transfert des programmes aux bandes, programmes d'éducation, administration local... etc., mais c'est seulement l'application d'une politique. Si le gouvernement devait changer, le nouveau groupe de



D. Ahenakew: Saskatchewan

ministres pourrait changer de politique. J'ai dit à Noël que j'étais intéressé à faire adopter une loi pour consolider cette politique afin qu'elle soit clairement définie et protégée.

Si la FIC voulait mettre de l'avant une telle proposition je la considérerais certainement avec beaucoup d'intérêt.

Question: Le Ministre accepterait-il de financer une conférence groupant tous les chefs pour discuter l'autodétermination?

Réponse: J'ai dit à Noël que je suis intéressé à une conférence réunissant tous les chefs pour discuter d'autodétermination ou de tout autre question. Je suis en faveur de réunions régulières de tous les chefs.

Je suis intéressé à financer une telle conférence. Le montant dépendra du plan d'organisation. Si la somme nécessaire est trop élevée il se peut que nous soyons incapables de l'organiser cette année mais je pourrai l'inclure dans le prochain budget. Je m'y intéresse et je vais m'occuper de son financement.

Question: A la lumière de vos déclarations d'engagement pour le mécanisme de consultation établi par la FIC grâce au groupe conjoint de travail, nous aimerions connaître votre point de vue sur le manque de consultation et de considération à l'égard de ce mécanisme. Ce désintéressement était évident lors de la récente réorganisation du quartier général. Quelle est votre position vis-à-vis du mécanisme de consultation? Dans quelle mesure pouvez-vous obliger vos collaborateurs à respecter votre engagement?

Réponse: C'est exact, nous nous sommes engagés à consulter le peuple Indien, la FIC, les associations provinciales selon le cas, sur les questions politiques qui leurs sont importantes. On a récemment réorganisé le poste du SMA (Sous-ministre adjoint) à Ottawa.



Philip Paul: C.B.

Cam Mackie s'absente pour un an; au lieu de désigner un remplaçant faisant fonction de SMA on a établi deux postes.

Ce changement a été effectué sans consultation de la FIC qui a considéré ce fait comme une rupture de promesse. J'ai soulevé ce point dans mon entourage.

Ils m'ont répondu qu'ils n'avaient pas réalisé que la consultation était nécessaire en pareil cas. Ils ont pensé que c'était une petite affaire de peu d'importance (rires dans l'assistance). On nous a fait remarquer que ce genre de chose offrait un intérêt et je vous fais des excuses pour ce manque de consultation. Soit dit en passant, on ne m'a pas consulté non plus (rires dans l'assistance).

Je voudrais, comme je l'ai déjà mentionné, que l'on précise ce pourquoi on doit ou l'on ne doit pas consulter.

Je voudrais établir avec la FIC des lignes de conduite afin que je puisse spécifier à mes collaborateurs ce pourquoi ils doivent ou ne doivent pas consulter.

Les directives présentes les obligent à consulter pour les questions importantes d'orientation etc.; nous devrions être plus spécifiques afin de ne pas retomber dans les mêmes erreurs.

Question: Concernant une déclaration de votre secrétaire parlementaire Kieth Penner, à la conférence de tous les chefs de l'Ontario en juillet 1977, dans laquelle il semblait définir le terme "administration local" comme administration du capital et des programmes du ministère des affaires indiennes; il a mentionné le désaccord de la FIC et d'autres groupes indiens sur cette fausse interprétation. Est-ce que le gouvernement interprète de la même façon "l'administration local"?

Réponse: Non. Lorsque je parle d'administration local, je pense au transfert des pouvoirs aux bandes afin qu'ils s'administrent eux-mêmes. Je considère l'administration locale comme le gouvernement par les bandes qui dirigent leurs propres affaires, accordant de plus en plus d'autorité aux bandes et au conseil de bande.

Question: Faisant suite à la récente réunion conjointe de la FIC et du comité du Cabinet du 11 juillet 1977 il y a eu très peu d'activités du côté du gouvernement dans l'évolution des positions de la Promotion économique, de l'éducation et de la fiscalité.

Devant cette assemblée générale pouvez-vous engager fermement le



Fred Plain: Ontario

NIB urges sovereignty

Winnipeg (Canadian Press) — The president of the National Indian Brotherhood (NIB) says treaty Indians in Canada must break the shackles imposed by white government and start asserting their sovereignty.

Noel Starblanket also said any changes in the Canadian constitution must provide for the Indian nation that exists with the Canadian nation.

He said he agrees with an American Indian leader who told the NIB General Assembly in Winnipeg that reserves should act to assert sovereignty and not wait for government to give it to them.

Starblanket acknowledged that even Indians themselves are not unanimous on what sovereignty means. Claims have been made giving different interpretations by Indians of the north and across Canada.

He said the Brotherhood must seek to find such agreement.

The president said the action this month of the St. Regis reserve on the Quebec-Ontario border in taking over control of bird hunting and selling permits to non-Indian hunters is an exercise in sovereignty.

Starblanket, starting the second year of a two-year term as head of the organization representing all status Indians in Canada, said Indians do not realize the rights given them under the Indian Act.

In some cases, he said, they can levy taxes and borrow to finance housing projects.

He said the main thing to prevent Indians acting on their own more often is the lack of money.

Starblanket and other Indians have said in the past they must not be forgotten when talk turns to constitutional change. They have expressed concern that they, the first inhabitants of the continent, are forgotten in debates over such things as amendments to the BNA Act to put in more language guarantees.

He said Indians seek two things — assurances that the federal government will continue to be responsible for Indian affairs as at present and inscription of sovereignty rights.

Indian Affairs Minister Warren Allmand wrote Starblanket last May saying that he believes the government would make no constitutional change without consulting Indians.

The question of Indian sovereignty cropped up several times at the assembly along with an overall demand that Indians be more involved in making government policy that affects Indians.

Delegates expressed the hope that the Brotherhood Policy Development Secretariat will take over the policy role now being exercised within the Indian Affairs department.

Starblanket and others have continually expressed distrust of the department and the way they say it operates without adequate consultation with Indians.

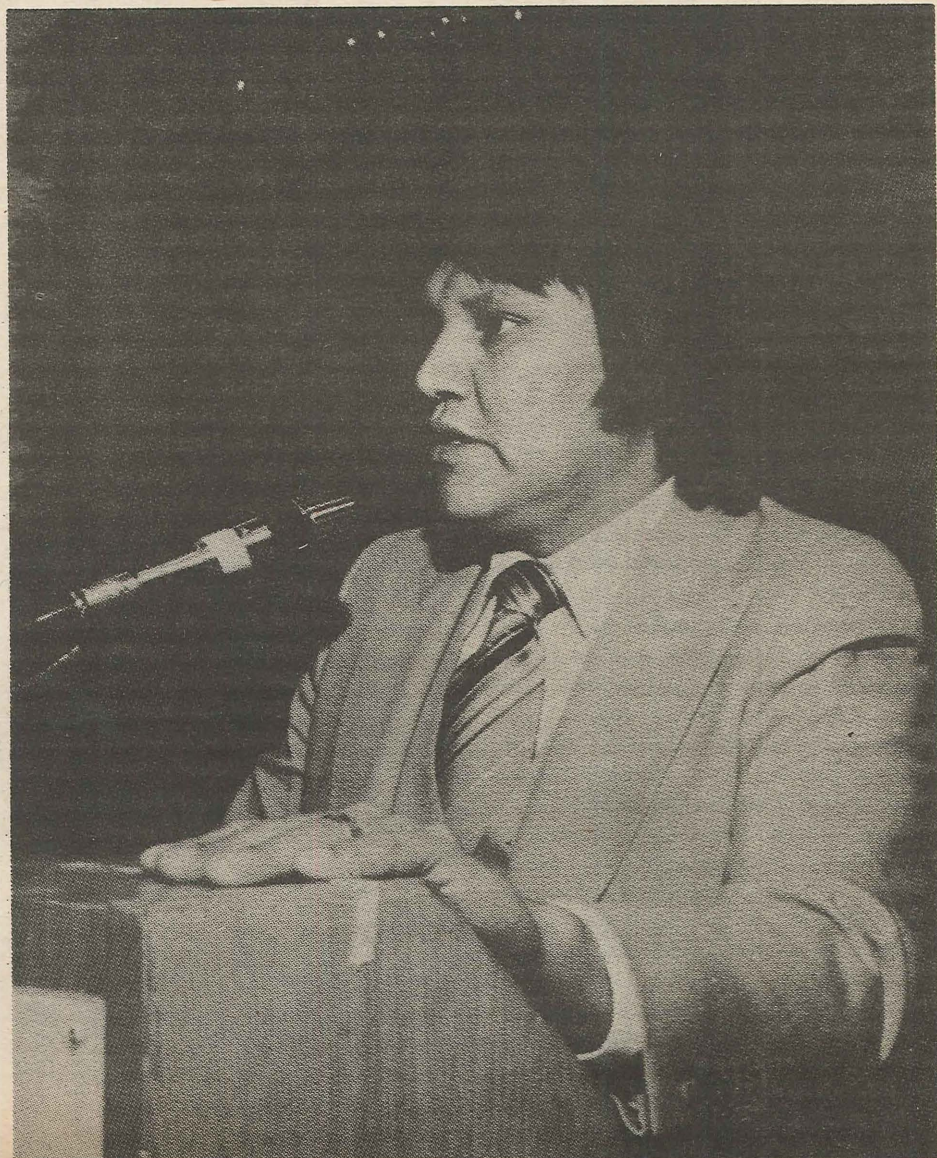
A major organization working for Indians and Eskimos has been told by a native Member of Parliament to "close its books," then form the nucleus of an "army of millions" to halt destruction of the environment.

If it is not done soon, Wally Firth, NDP member for the Northwest Territories said, there will be "another endangered species — human beings."

Firth was the main speaker at the annual general meeting of the Canadian Association in Support of Native Peoples (CASNP).

Firth, who was once a CASNP executive secretary, said the organization had "more than filled its goals" in encouraging native people through self-help groups and in making Canadians aware of native claims and social problems.

"All of North America was once a



Starblanket at NIB General Assembly

Faulkner Appointed Minister of DIAND

The new Minister of Indian Affairs and Northern Development is J. Hugh Faulkner.

Faulkner's appointment follows a cabinet shuffle by Prime Minister Trudeau that saw the previous minister — Warren Allmand — switched to the consumer and corporate affairs portfolio.



Faulkner said his own past actions and speeches tend to identify him more closely with concern for native rights than with development.

"If you go back and look at my record as Secretary of State, you will see it was then we developed many of the programs in support of native peoples."

Faulkner, 44, entered the cabinet with Allmand in 1972 as Secretary of State. His department set up programs that provide much of the core funding that Indians receive today.

Wally Firth MP

CASNP advised to "close books."

beautiful park whose economy was based on total unemployment," said Firth. He said native people who must live with mercury, arsenic and other pollutants in Canadian waters and soil are among the first ones to be endangered.

Terry Meagher, CASNP president for the past year, at first disagreed with Firth that the organization should vote itself out of existence.

"There is still up to 90 per cent unemployment among native people; they can't get into the job market; they are denied fishing rights; they don't get equal justice and there is a disproportionate number in penal institutions;

and there is a widespread lack of understanding of their problems," he said.

However, Meagher said, "I think there's something to it. It may very well be that we need to switch some of our emphasis to environmental issues."

Other CASNP business included the election of three native people to the organization's Board of Directors.

The three are Josepi Padlayat, president of Pagamiut Nipingat Inc., a northern Quebec communications group; Edith Whetung, Public Service Commission in Ottawa and Melvin Nash, former vice-president of the Native Council of Canada.

CENTRAD opens in Saskatchewan

A private, non-profit corporation, intended as a national centre where "new, innovative and practical adult training programs will be developed to meet the needs of Indian Bands," has opened its doors in Prince Albert, Saskatchewan.

The official opening of the centre was announced by William Whetung, chairman of the board of directors of the new Centre for Training Research and Development (CENTRAD).

"There is a critical need for this type of training in many reserves," said Whetung.

Whetung said with revisions to the Indian Act underway, Indian Band councils will be insisting on "diversified training programs" to prepare themselves for the management of housing programs, Indian control of

Indian education, business and economic development programs.

He said CENTRAD is prepared to meet these training needs for Indian Bands and Inuit communities across Canada.

Whetung said CENTRAD will not be directly involved in the delivery of training programs to Bands, but rather it will be involved in developing programs and training "facilitators."

Whetung said the facilitators will be Indian people who will receive extensive training at the Centre that will allow them to train adults at the community level. He said these facilitators could be hired by Indian organizations, Bands, Inuit communities or by the Department of Indian Affairs.

Whetung said quality adult training programs specifically designed for In-

dian people have been almost "non-existent in the past."

Six of the ten member Board of Directors, including Whetung, are Indian people.

For further information call executive director Joseph Jeanneau in Prince Albert, Saskatchewan at (306) 764-5241.

According to the Canada Safety Council, the highest accident frequency rate for children is in the age group of 10 to 14 years. Most injuries are sustained as a result of a traffic accident. Teach children traffic safety and always be alert for them while you are driving.

The Canada Safety Council

NIBWINNIPEG NIBWINNIPEG NIBWINNIP

... Fraternité des Indiens du Canada



A. Francis: N.B.

Ministère des Affaires indiennes à faire tout en son possible, avec respect, pour aider le groupe de travail conjoint à résoudre ces problèmes depuis longtemps en instance?

Réponse: Noël a soulevé cette question lors de notre dernière réunion habituelle. Les fonctionnaires étaient présents et je leur ai fixé une date d'échéance pour préparer ces documents. Maintenant, s'ils ne sont pas en train de les préparer comme vous me le dites, je rentrerai à Ottawa demain et verrai pourquoi il en est ainsi. Je leur ai dit à plusieurs reprises de préparer ces documents sans tergiverser et j'insisterai à nouveau.

Je reconnais que ces problèmes sont importants et qu'ils doivent être résolus le plus tôt possible.

Question: La question suivante concerne "l'extinction". Comme vous le savez la Commission des Droits des Indiens du Canada a été mise sur pied et opère dans l'Ouest et dans l'Ontario. Le Québec et les Maritimes ont décidé de ne pas y participer à cause de l'extinction de la politique gouvernementale des revendications territoriales telle qu'exposée dans la lettre de votre prédécesseur adressée aux premiers ministres provinciaux le 30 mars 1976.

Le Gouvernement du Canada a-t-il changé cette politique? Pouvez-vous nier la politique d'extinction devant cette assemblée générale aujourd'hui?

Réponse: Eh bien, je puis vous répéter la réponse faites à différents groupes de revendication territoriale. Je crois l'avoir déjà dit (pause)... je ne veux pas faire d'erreur... je l'ai certainement dit à certains groupes qui ont négocié des revendications territoriales avec moi. Le conseil des Indiens du Yukon, la Fraternité des Indiens des territoires du Nord-Ouest, les COPE et d'autres groupes.

Je leur ai dit que j'avais demandé à mes collaborateurs, spécialement à mes conseillers légaux de déterminer un nouveau concept pour remplacer celui de l'extinction. Nous n'avons pas encore de nouveau concept mais j'ai approuvé la mise à terme du précédent; ceci est ma prise de position personnelle.

Voici l'idée qu'il nous est difficile de remplacer. Bien que le présent concept ou sa définition ne puisse être acceptable, nous avons besoin d'identifier une formule qui, une fois la revendication satisfaite, spécifiera la finalité de cette dernière.

Lorsque nous aurons trouvé un concept alternatif, je le soumettrai à la FIC pour en discuter.

Question: Que compte faire le Ministre des Affaires indiennes pour remédier à l'insuffisance flagrante dans la gestion du programme des Affaires indiennes et esquimaudes présenté dans le rapport de consultant intitulé: Rapport sur le système d'information de la gestion du programme indien, daté du 27 mai 1977?

Réponse: Je ne puis répondre à cette question car je n'ai pas d'information sur cette question qui est très spécifique. La raison pour laquelle je ne puis répondre est que lorsque nous avons reçu le rapport il a été communiqué à mes collaborateurs pour qu'ils en fassent l'analyse et le commentent.

Je n'ai pas encore reçu leurs commentaires et n'ai pas lu le rapport. J'ai



Joe Dion: Alberta

dit au président (Starblanket) que j'en discuterai avec lui dès que j'aurai reçu les résultats de l'analyse et avant que toute action soit entreprise.

Délégués mis en garde

"Si vous ne mettez vos droits en application, quelqu'un va s'y mettre et le fera pour vous."

C'est ce qu'a déclaré Mel Tomasket, président sortant du Congrès national des Indiens américains, à Winnipeg, lors de la 8^{ième} Assemblée générale de la Fraternité des Indiens du Canada (FIC).

Tomasket commentait ainsi l'appel de nombreux Indiens en faveur de la souveraineté et "l'autogouvernement".

Dans l'introduction de son discours il a assuré les délégués et l'assistance que "ce n'était pas à des gens des États-Unis à nous dire comment faire les choses", mais que l'on devait discuter des "possibilités de ce qui devrait être fait" et "du prix que vous payerez en préparant votre autodétermination."

Tomasket a dit à l'assemblée qu'il a passé un an, comme membre du groupe de travail sur la politique des Indiens américains, à étudier les questions de souveraineté, d'autodétermination, de responsabilités fiduciaires et qu'il a découvert que les Indiens américains n'ont jamais perdu leur droit souverain de contrôler leurs vies, "nous ne l'avons simplement pas utilisé."

"Et voici ce que nous avons appris — dit-il — ce n'est pas simplement dans les affaires indiennes, c'est dans la politique des Hommes blancs."

"Si les indiens ne mettent pas en application les règlements de zonage, les Blancs vont le faire; si vous n'appliquez pas les règlements fiscaux, le gouvernement le fera."

Il a donné en exemple la réserve Colville dans l'état de Washington où les Indiens américains ont progressé dans leurs démarches pour l'autodétermination.

D'après Tomasket ils ont "une cour tribale, un juge tribal, un procureur général, des programmes de sursis et de libération sur parole, des programmes juvéniles et à peu près tout ce qui existe dans le système non indien."

Conçue dans ce nouveau mécanisme, il y a la possibilité de faire appel à la plus haute cour non-indienne après que la cour tribale a rendu son jugement. "Nous sommes fiers de dire que le cas ne s'est jamais produit".

"Nous devons, dit-il, avoir un bon système judiciaire."

"En fait, quelques communautés de non-indiens, situées dans les frontières de la grande réserve Colville, on demandé à notre tribu de mettre à leur disposition nos services judiciaires."

Cela ne s'est pas fait tout seul, nous a dit Tomasket. Il nous a parlé des "BIA Indians" (Bureau des Affaires Indiennes) qui vivent sous la terreur de perdre le peu qu'ils possèdent "s'ils se manifestent." Il a rappelé "le réveil" des fermiers et propriétaires de ranchs qui ont utilisé l'eau et les territoires indiens gratuitement "durant des siècles" et qui maintenant considèrent l'autodétermination comme une menace.

Le domaine de l'éducation, dit-il, constitue l'une des plus grandes pos-

sibilités qui nous soient offertes.

"Je vous ai écouté ce matin lorsque vous parliez d'éducation comme l'une de vos priorités. Aux États-Unis nous sommes d'accord avec vous mais encore faut-il qu'elle cadre avec la destinée qui devrait être celle de votre peuple."

"Aux États-Unis nous avons commis de nombreuses erreurs."

"Là-bas nous avons tellement d'entraîneurs que nous n'avons plus suffisamment d'écoles et d'emplois pour tous."

"Nous avons des chefs d'orchestre et nous manquons d'administrateurs; nous avons des artistes et il nous faut des géologues et des hydrologistes. Nous n'avons pas planifié."

"Si vous devez parler de responsabilités fiduciaires, d'autodétermination et de développement économique, j'es-

père que lorsque vous enverrez vos gens à l'école, ce sera dans le but d'être utiles à votre peuple."

"J'espère que vous n'enverrez pas vos gens à l'école sans discernement comme nous l'avons fait aux États-Unis. Des milliers ont été instruits et nous ne pouvons pas les utiliser. Ils n'ont pas la formation dont nous avons besoin pour développer notre peuple."

"Nous avons besoin de médecins, de professeur, d'administrateurs d'affaires, de planificateurs, de géomètres et de spécialistes fiscaux."

"Nous contrôlons les fonds d'éducation du Bureau des affaires indiennes (BAI) sur notre réserve, bien entendu, nous contrôlons les dollars de notre tribu, nous chérissons donc les étudiants qui se destinent aux carrières comme la médecine, le Barreau, l'enseignement, des domaines qui sont pour nous des impératifs."

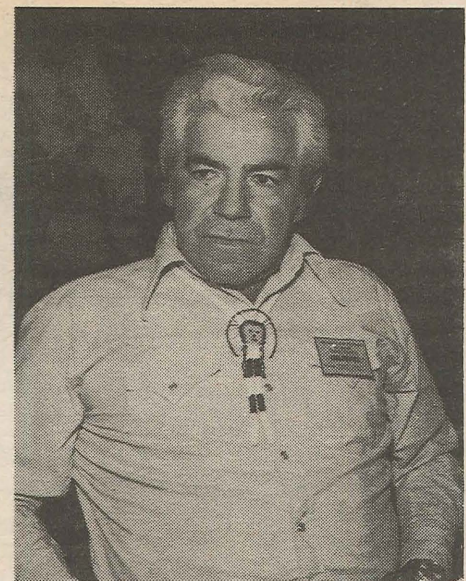
"Ils signent un contrat ou un accord reconnaissant que c'est un prêt qu'ils s'engagent à rembourser. Cependant, si leurs notes trimestrielles ou semestrielles sont satisfaisantes et qu'ils prouvent qu'ils font de leur mieux, leur prêt est automatiquement converti en subvention."

"De cette façon nous ne sommes pas aussi large avec nos fonds et les étudiants sont incités à faire de plus gros efforts."

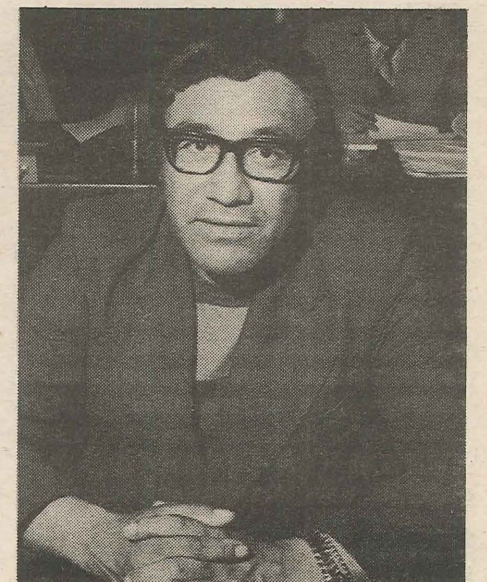
Pour terminer, Tomasket a insisté pour que les Indiens canadiens et américains joignent leurs efforts."

Dans plusieurs régions du pays nos langues sont les mêmes, nos religions sont identiques et où que nous allions nous avons le même coeur, et ça c'est indien."

Tomasket a été acclamé.



F. Walkem: C.B.



L. Whitehead: Manitoba

NIB WINNIPEG NIB WINNIPEG NIB WINNIP

The following questions were prepared for the Minister of Indian and Northern Affairs by the member associations of the National Indian Brotherhood (NIB).

The Minister at that time — the Honorable Warren Allmand — responded to those questions at the 8th Annual General Assembly of the NIB held this September in Winnipeg.

At times his responses carried a lot of light-hearted banter directed at Noel Starblanket, president of the NIB. For the sake of brevity, much of that banter has been edited.

Question: Can you clearly and unequivocally state publically to this General Assembly that the Government of Canada's 1969 White Paper is a dead policy and is in no way being implemented by the Government of Canada and its agencies.

Allmand: Well, I'm pleased to do that. As far as I'm concerned and as far as the government is concerned, the White Paper of 1969 is dead... the policy proposals in it are not applicable. Our policy now is that we should only make changes in the Indian Act or any other Indian regulations or laws or policies in full consultation with Indian people. It is also the policy that we should not phase out Indian status, but reinforce it in the ways you wish to reinforce it.

We should not phase out the Department of Indian Affairs, except to the extent you want it phased out to your own people, in the sense we transfer programs to Bands, to regional associations and to the NIB.

We should not be phasing it out by transferring programs to provinces or to other departments. But anyway, it (the White Paper) is repudiated, it doesn't apply.

Question: Is the Minister willing to make a firm public commitment to this General Assembly that he will re-submit the original jointly-agreed-upon housing proposal to Cabinet and reiterate the merits of that proposal, also re-submit it to Treasury Board?

Allmand: I guess you may not know what that question is about unless you know about the new Indian Housing Policy. I was going to release that policy today and I'll have it distributed right after this meeting.

For the last few years the Minister of Indian Affairs, the Department of Indian Affairs, the National Indian Brotherhood and its provincial associations have been working out a new housing policy and they reached an agreement this summer.

Once that was done I submitted it to the Treasury Board, but it was cut back. It was better than what we have now but it's not what we asked for. When

that took place I called Noel (Starblanket) and told him the Treasury Board does not agree to everything we asked for.

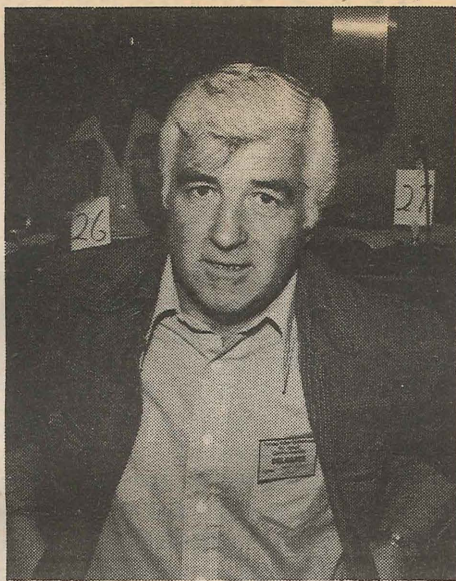
I said I have two choices. I can refuse to accept what they gave us and appeal to the Cabinet. I said that would take additional time and we might not get anything for this fiscal year.

I said or I can accept what they've given us for this fiscal year — which is an improvement on the present housing policy — and then I can go back the next fiscal year to Treasury Board and take another crack at what we asked for.

He said okay, so that's what I'm going to do.

The question was: Will I go back to Cabinet and the Treasury Board next year to get what we didn't get next year? I will. Its on record that while we agreed to this two-thirds of a loaf this year, we will be back for the full loaf next year.

Question: Can the Minister give us a confirmation of his support and recognition for the Indian Policy Development process as implemented by the National Indian Brotherhood? How firm is the Minister's commitment (financial) to Indian development of Indian policy through the mechanism estab-



Andy Delisle: Quebec

lished by the NIB?

Allmand: I am committed to the NIB and the provincial associations taking on a greater role in policy development through the new Policy Development Secretariat.

This year we provided certain monies for this. I said that with the support of my staff that this would be increased next year. I can't give you exact figures because I don't know what exact figures we are going to get from year to year for the total Indian program.

I can't give an exact commitment on figures but we can give a commitment that we will increase our financial resources to the Policy Development Secretariat and give it a much greater role so that you will be able to prepare policy papers with much more resources than now.

Question: The Minister has recently become aware of the American Indian self-determination policy. Does the Minister foresee discussions upcoming in the development of a similar policy here in Canada if that policy were developed by Indians?

Allmand: Yes, I do. Noel (Starblanket) and I went down to the Navajo Reserve in the United States and had discussions with the Indian leaders. We learned a bit about the new American self-determination law.

As you know, right now we have a policy whereby the transfer of programs to Bands — educational programs, Local Government and so on — but it's only through a policy. If the government was to change, if a new group of ministers came in they could change that policy. I told Noel I was interested in putting the policy into legislation so that it would be clear and



Philip Paul: British Columbia

decided that in his absence instead of having one Acting ADM, they would have two positions.

That change was not discussed with the NIB and they felt that was a breach of the promise to consult. I raised that with my officials.

They said they didn't realize that was the sort of thing that was to be consulted on. They felt it was too small a matter (laughter from audience) and not important enough. We have been advised that kind of thing is of interest and I apologize for not having consulted on that change. By the way, they didn't consult with me either (more laughter).

I would like, as I mentioned before, to clarify what should be consulted on and what shouldn't be.

I would like to work with the NIB to come up with a set of guidelines so that I could put in writing what my staff should consult on and what they shouldn't have to consult on.

The instructions at present is that they should consult on important policy matters etc., but then we should be more specific and then we wouldn't get into trouble as much.

Question: Regarding a statement made by your Parliamentary Secretary, Keith Penner, to the Ontario All-Chiefs Conference in July 1977 in which he seemed to define the term "Local Government" as the administration of the Department Of Indian Affairs Programs and Capital. He said it was protested by the NIB and other Indian groups who said it was the wrong interpretation. Is this the official interpretation of the government regarding Local Government?

Allmand: It is not. When I say Local Government, I mean that to be the transfer of powers to the Bands so that they run things themselves. I think Local Government is government by the Bands, running their own affairs and the transfer of more and more authority to the Bands or the Band council.

Question: As a result of the recent joint National Indian Brotherhood-Cabinet Committee meeting on July 11, 1977 there has been very little activity from the government side in the development of positions on economic development, education and taxation.

Can you give this General Assembly a firm commitment that the Department of Indian Affairs will give to the joint working group the respect and effort that is necessary to resolve these long-standing issues?

Allmand: Well, Noel raised that with me at our last regular meeting. The civil servants were there and I put deadlines on them to get these papers ready.



D. Ahenakew: Saskatchewan

would be protected by law.

If the National Indian Brotherhood was to come forward with a proposal to do this I would certainly look on it favorably.

Question: Will the Minister consider funding an all-Chiefs conference to discuss the issue of self-determination?

Allmand: I've told Noel that I'm interested in an all-Chiefs conference to discuss self-determination or any other question. I like the idea of a regular all-Chiefs conference.

I'm interested in funding such a conference. How much money I can get for it depends on forward planning. If it's going to be a very expensive proposition we may not be able to do it this year, but I might be able to get it into the budget for the next fiscal year. I'm interested in it and I will work for funds for it.

Question: In the light of your stated commitment to the consultation process that the National Indian Brotherhood has established through the joint working group, we would like to have your views on the lack of consultation and the lack of consideration of that process that was quite evident in the recent reorganization at headquarters. What is your commitment to the consultation process? How firmly can you impress that commitment on your staff?

Allmand: Well, it's true, we are committed to consulting with the Indian people, with the NIB, with the provincial associations, as the case may be, on policy matters that are important to them.

Recently there was a reorganization of the ADM's (Assistant Deputy Minister) position in Ottawa. Cam Mackie is going away for a year and it was



Fred Plain: Ontario

"Le serpent ne vit plus ici"

Il y a très longtemps, dans une région éloignée, lorsque le monde était encore jeune, un énorme serpent vint du Nord, découpant sur son passage une rivière dans le bouclier cambrien de la région appelée aujourd'hui le nord de l'Ontario.

C'est ce que prétendent les anciens Ojibways.

La rivière prit naissance plusieurs siècles après le passage du serpent. L'arrivée des créatures sauvages qui la choisirent comme habitat se fit également durant la même période, car la rivière avait sa légende.

Des groupes de brochetons et de perches fourmillaient dans ses eaux fraîches et des truites coupaient ses remous. Des libellules aux ailes miroitantes survolaient la rivière de long en large; des gyryns noirs tournoyaient en cercles frénétiques au-dessus de sa surface brillante.

Des loutres et des visons rôdaient le long de ses berges et, au-dessus se cachait le vent qui surveillait le vol acrobatique des sarcelles et des canards sauvages.

Au bord de l'eau, dans les marais profonds d'épinettes et de cèdres, des rayons de soleil captaient une poussière d'or. Le silence absolu était rompu par le cri des oiseaux et le murmure du vent à travers les peupliers frissonnants.

L'élimination des déchets des mines d'uranium a entraîné la pollution radiologique et chimique à long terme des eaux de la rivière Serpent.

L'industrie minière de l'uranium a pris naissance en 1953 en Ontario lors de la découverte d'un important gisement de minerai à mi-chemin entre Sault-Sainte-Marie et Sudbury où coule la rivière Serpent dans le nord de l'Ontario.

A cause de la grande demande d'uranium à cette époque, ce gisement de minerai fut rapidement exploité. Dès 1957, quelque 11 mines étaient en opération. Du jour au lendemain, pour ainsi dire, environ 50 000 ouvriers ont fondé la ville auxiliaire d'Elliot Lake.

En 1966, une forte baisse de la demande mondiale en uranium a réduit à 5 le nombre de mines exploitées. En 1972, il n'en restait que deux.

La région minière est située à l'intérieur du bassin de drainage de la rivière Serpent. La rivière tire ses eaux de plusieurs lacs dans le bassin qui couvre une région de 520 milles carrés et elle se déverse dans le chenal Nord du lac Huron.

Le cours d'eau serpente sur une longueur de 58 milles en passant par les lacs Quirke, Kindle, Whiskey, Pecord, McCarthy et Camp. Les quinze derniers milles de la rivière, ou à peu près, constituent la frontière nord de la réserve indienne de la rivière Serpent. Les habitants de cette réserve sont les Ojibways.

Les principales sources de pollution sont le déversement des eaux usées provenant des terrils miniers abandonnés ou encore actifs. Les terrils miniers sont les amas de résidus ou de déchets miniers ou industriels.

Dans la région d'Elliot Lake, on utilise un certain nombre de lacs et d'étangs d'eau vive comme «bassins d'isolement» des déchets miniers

par Gilbert Oskaboose

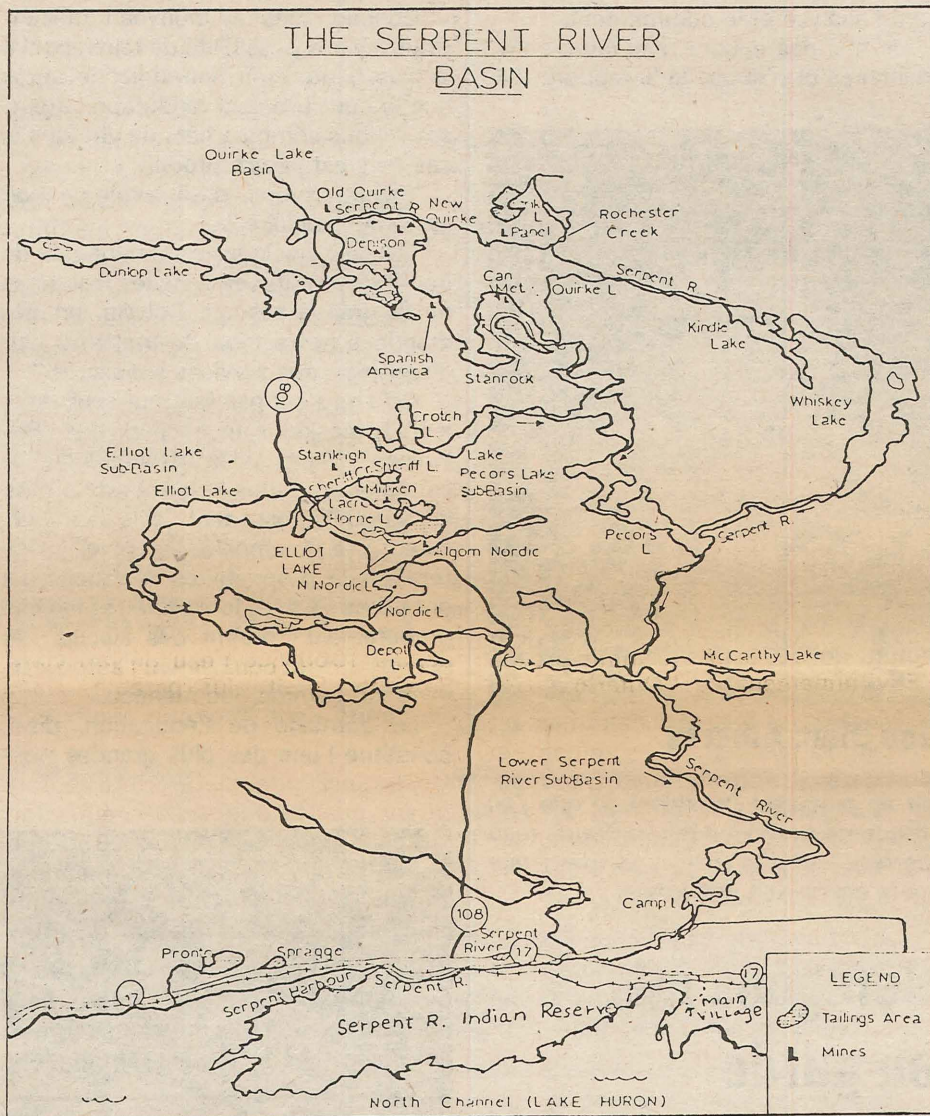
ou industriels. Au début de l'industrie minière, les mines Denison, Stanrock, Can-Met et Panel déversaient leurs eaux directement dans le lac Quirke.

De plus, le lac Quirke recevait les effluents des mines Spanish-American et Quirke d'une part, par la rivière Serpent, et ceux de la mine Panel, d'autre part, par le ruisseau Rochester.

En 1957, l'Ontario Water Re-

lution de l'eau attribuable aux mines d'uranium dans les régions d'Elliot Lake et de Bancroft) a été publié en deux volumes en 1971.

Le premier volume de ce rapport contient les conclusions sommaires, les conditions de la qualité de l'eau à l'époque et les recommandations de l'étude. Le deuxième volume présente les découvertes techniques détaillées à l'appui du premier volume.



sources Commission (Commission des ressources hydrauliques de l'Ontario), maintenant connue sous le nom de ministère de l'Environnement de l'Ontario, a commencé à surveiller l'évacuation des déchets des mines d'uranium dans la région d'Elliot Lake.

D'abord, on s'est préoccupé de l'isolement des déchets solides et de la vérification du niveau de pollution des eaux réceptrices. En 1958, le ministère de la Santé de l'Ontario menait une enquête sur la possibilité de contamination radioactive de l'eau potable.

Les résultats de ces programmes de surveillance ont été résumés dans un rapport de sous-ministres. L'intérêt du public a très peu changé face au risque croissant de pollution.

Entre 1966 et 1969, l'Ontario Water Resources Commission (Commission des ressources hydrauliques de l'Ontario) a intensifié ses études sur la nature et l'étendue de la pollution, sur ses effets sur l'environnement marin et l'utilisation des eaux, y compris l'approvisionnement en eau potable de la collectivité.

Son rapport intitulé *Water Pollution from the Uranium Mining in the Elliot Lake and Bancroft Areas* (Pol-

Le soleil du matin dardait de ses rayons obliques les colonnes de brume qui s'élevaient dans l'air frais jusqu'à ce qu'elles soient prises et balayées par les premières brises de la journée.

Aucune des créatures sauvages n'est consciente d'une présence insolite jusqu'à ce que le rideau de la forêt s'écarte pour laisser passer cet homme imposant et bronzé vêtu de peaux de cerfs, qui s'immobilise au bord de l'eau.

Durant un long moment, il regarde et il écoute. Puis, il s'avance silencieusement dans les eaux tièdes et place sa frêle embarcation dans le léger courant à peine perceptible.

L'homme s'éloigne de la rive en sautant doucement dans le canot, il s'agenouille, s'assied sur ses talons et étudie tout doucement la rivière enveloppée de brume et les nouvelles terres qu'elle sillonne.

Des traces et des morceaux de bois rongés par les castors se voient partout sur les bancs de vase et permettent à l'étranger de savoir quelles créatures vivent au bord de la rivière et lesquelles viennent uniquement pour étancher leur soif à la fraîcheur du soir.

A la vue d'arbustes de cerisiers sauvages, dont certains portent en-

core leurs riches fruits rouge, il ne tarde pas à s'imaginer que des ours énormes viennent en déguster au crépuscule. Les arbres feuillus sur les crêtes lui rappellent le sucre d'érable et les noix mûres, ainsi que les cerfs et les tétas lorsque croît la Lune des feuilles changeantes (*Moon of Changing Leaves*).

Une brise vagabonde fait tourbillonner une plume iridescente sur les rides de l'eau inondées de soleil et il croit reconnaître le caquetage étouffé des canards bien dodus. Malgré le bruit à peine perceptible de son canot d'écorce de bouleau, il sent passer les brochetts et les esturgeons.

Des prés en bordure de la rivière, il peut humer l'odeur de la terre noire et des racines, ainsi que le parfum délicat et sucré des fraises sauvages.

L'éclaireur ojibway dépose du tabac sur l'eau et silencieusement rend hommage à la sagesse et au pouvoir du Manitou qui les a amenés, son peuple et lui, à cet endroit.

Les conclusions qui suivent sont tirées du premier volume du rapport de l'Ontario Water Resources Commission (Commission des ressources hydrauliques de l'Ontario) de 1971.

Les déchets d'uranium miniers et industriels de la région d'Elliot Lake ont altéré sérieusement la qualité de l'eau et les espèces biologiques (espèces vivantes) dans le bassin de la rivière Serpent.

Voici les plus graves dommages:

- l'augmentation du taux de RA-226 (radium) qui ne satisfait pas à la norme de qualité de l'eau proposée de 3pCi/l (picocuries par litre) de presque tous les cours d'eau en aval du lac Dunlop, y compris des deux approvisionnements d'eau utilisés par les Blancs de la collectivité de la rivière Serpent;
- baisse considérable du pH (équilibre naturel alcalin-acide nécessaire à la vie aquatique) et une augmentation excessive des solides dissous ainsi que du taux de sulfates et d'azote;
- forte diminution des populations de poissons et des autres formes de vie aquatique.

Des apports considérables de déchets polluants ont été jetés dans le bassin de la rivière Serpent par les mines suivantes: Denison, Rio Algom Nordic, Rio Algom Quirke (après la remise en marche), Stanrock et Rio Algom Milliken-Stanliegh (abandonnée).

A titre d'exemple, deux des mines en opération, la Denison et l'Algom Nordic, jetaient quotidiennement, à une certaine époque, 100 000 livres de solides dissous, de sulfates et de nitrogène.

De plus, les eaux usées contenaient des concentrations excessives de zinc, de nickel, de cobalt, de plomb, de cuivre et d'éléments de terre rares qui sont tous toxiques pour la vie aquatique.

En général, les niveaux de la radioactivité dans le bassin, mesurés à l'embouchure de la rivière, n'ont accusé qu'une très faible amélioration entre 1960 et 1971.

De 1970 jusqu'à nos jours, un programme de détection de la qualité radiologique et chimique de

NIB WINNIPEG NIB WINNIPEG NIB WINNIPEG



A. Francis: New Brunswick

Now, if they aren't being prepared as alleged here I'll go back to Ottawa tomorrow and I'll find out why there not being done. I told them several times to get these papers ready and not to procrastinate and I will do it again.

I would agree that these are very important issues and they've got to be resolved soon.

Question: The next question is on "Extinguishment." As you are well aware the Canadian Indian Rights Commission has now been established and is operable in the west and in Ontario. Quebec and the Maritimes have chosen not to participate because of the government's Land Claims policy of extinguishment as expounded in your predecessor's letter to provincial premiers on March 30, 1976.

Has the Government of Canada changed that policy? Can you repudiate the extinguishment policy before this General Assembly here today?

Allmand: Well, I can say the answer to different Land Claims groups. I think I said it to (pause)... I don't want to make a mistake... Certainly I said it to some of the groups that have been actively negotiating Land Claims with me — the Council of Yukon Indians, the Indian Brotherhood of the Northwest Territories, Cope and some of the other groups.

I told them that I asked my officials, especially my legal officers to come up with a new concept to replace the one of extinguishment. We don't have a new concept yet, but I've agreed to get rid of the present one, at least that's my own personal position.

What we can't replace is the following idea. While the present concept or definition may not be acceptable we do need something that will say once a claim is satisfied it no longer exists.

When we do get an alternative concept I will put it to the NIB for discussion.

Question: What action is the Minister of Indian Affairs taking to remedy the serious inadequacies in management of the Indian and Eskimo Affairs Program documented in the enclosed consultant's report: Indian Program Management Information System Reports dated May 27, 1977?

Allmand: I can't answer the question because I don't have the information and it's a very specific question. The reason I can't answer is that when the report was received it was referred to officials for analysis and comments.

I haven't got their analysis and comments yet and I haven't read the report. When I get the analysis and comments I told the president (Starblanket) that I will discuss it with him before any action is taken.

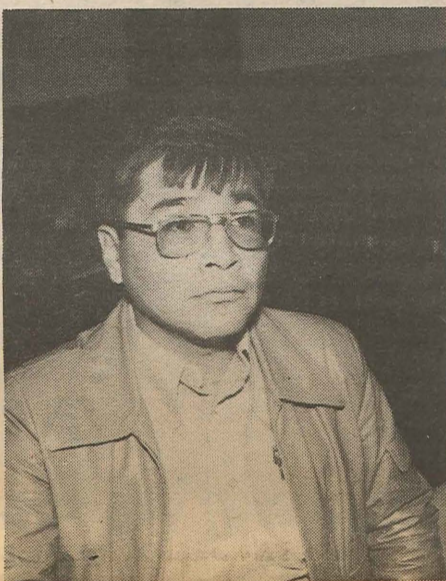
American Indian warns delegates

"If you don't implement your rights, someone else is going to step in and do it for you."

That's what Mel Tomasket, past president of the National Congress of American Indians told the National Indian Brotherhood (NIB) 8th General Assembly in Winnipeg.

Tomasket was commenting on the call by many Indians for sovereignty and self-government.

He prefaced his speech by assuring the delegates and audience he wasn't "up from the United States to preach on how things should be done," but to discuss the "possibilities of what might be done" and "the price you will



Joe Dion: Alberta

pay as you prepare for self-determination.

Tomasket told the assembly he had spent a year as a member of the American Indian Policy Task Force that studied the question of sovereignty, self-determination, trust responsibilities and discovered that American Indians had never lost the sovereign right to control their lives, "we just haven't used it."

"And that's the thing we learned," he said, "It's not just in Indian Affairs, it's in the whiteman's politics."

"If Indians don't implement zoning ordinances, the white people are going to do that; if you don't implement tax ordinances, the government will do it."

He cited the Colville Reservation in the state of Washington as an example of what some American Indians had accomplished in their drive towards self-determination.

Tomasket said they "have a tribal court, a tribal judge, prosecuting attorneys, parole and probation programs, juvenile programs and just about everything a non-Indian system has."

Built into that new process is the allowance of appeals to higher non-Indian courts after a case had went through the tribal process. He said they have not had one case where that option was used and "we take pride in that."

"We must be conducting a good judicial system," he said.

"As a matter of fact," he added, "some non-Indian communities within the boundaries of the huge Colville Reservation have asked our tribe to provide legal services for their communities."

Tomasket warned that such things don't come easy. He talked about "BIA

Indians" who live in fear of losing what little they have if they "make waves." He talked about a "redneck backlash" where farmers and ranchers who have used Indian land and water free "for a hundred years," now see self-determination as a threat.

One of the greatest "possibilities" Tomasket saw was in education:

"I listened to you this morning where you had education as one of your priorities. We of the United States agree with you but it has to fit what the destiny of your people might be."

"In the United States we have made a lot of mistakes."

"We've got so many coaches down there that we don't have enough schools or jobs for them all."

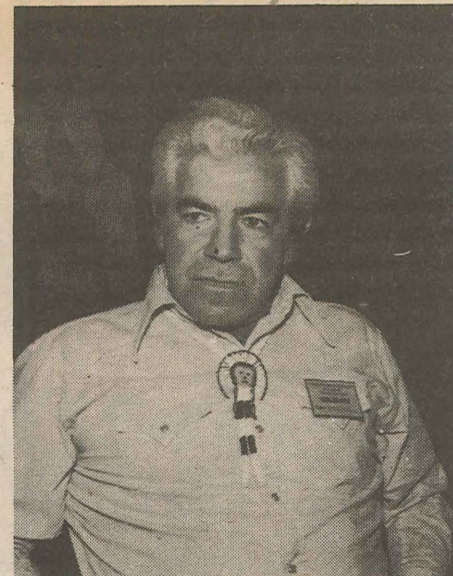
"We've got music majors and we need business administrators; We've got artists and we need geologists and hydrologists. We haven't planned."

"If you are going to talk about trust responsibilities and self-determination and economic development I hope that when you send your people to school it will be for the things that will benefit the people."

"I hope you will not be as wide open about sending people to school as we have been in the United States. Thousands of our people have went to school and we can't use them. They don't have the requirements that we need to develop our people."

"We need doctors and teachers and business administrators, planners, land use planners and tax specialists."

"We control the Bureau of Indian Affairs (BIA) education money on our reservation and, of course, we control our own tribal dollars so we baby those students that want to go into areas like medicine, law, teaching, the things that we really need down the line."



F. Walkem: British Columbia

"They sign a contract or an agreement that this is a loan to them and must be repaid. If however, following every quarter or semester their grades are up to par and they show that they are doing their best, then the loan automatically turns into a grant."

"This way we are not as free with the money and the students have an incentive to really produce."

In closing, Tomasket urged Canadian and American Indians to "stick together."

"In many parts of the country our languages are the same, our religions are the same, but wherever we go, our hearts are the same — and that's Indian."

Tomasket was given a standing ovation.



Indian Requirements Emerge at Assembly

Winnipeg (Canadian Press) — The new federal minister of Indian Affairs will have to deal with calls from Indians for complete self-government, economic assistance of up to \$1 billion and exemption from income tax.

The scope of Indian demands on government emerged at the 8th annual general assembly of the National Indian Brotherhood (NIB) in Winnipeg this fall.

The three day assembly ended shortly after Prime Minister Trudeau announced a cabinet shuffle.

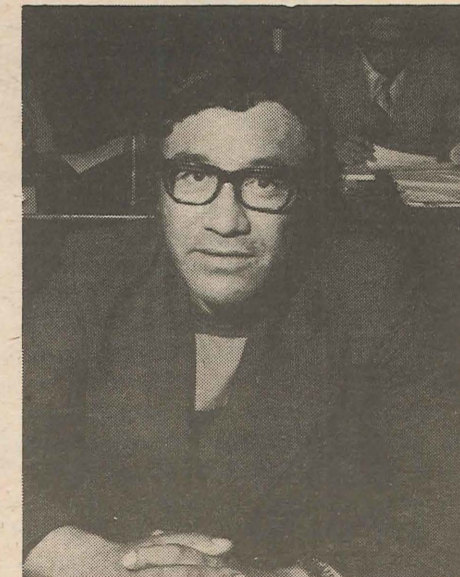
Warren Allmand was replaced as Indian Affairs minister by Hugh Faulkner.

The NIB leadership had high praise for Allmand and expressed disappointment and anger at his withdrawal. Brotherhood president Noel Starblanket said Allmand "was the best minister in the history of Indian administration in Canada."

The assembly, representing 380,000 treaty Indians on reserves, approved resolutions and reports that called for:

- a five-year economic plan of about 750 million and \$1 billion to improve the education, health, justice and economic well-being of Indian people "who have suffered through one hundred years of white management."
- Exemption of treaty Indians from any form of taxation and full regulatory powers for Bands over any non-Indian use of reserve lands.
- Complete self-government on reserves, including tribal courts to deal with Indians breaking tribal laws. Any provincial, federal or municipal laws that impede Band government powers would have to be changed and federal funds given directly to Bands to administer as they see fit.
- The right of Indians to govern tribal lands that the white man has artificially divided with boundaries. U.S. Indians should be allowed to hunt on tribal lands in Canada, as Canadians can do in the U.S.
- That white people as well as Indians be banned from fishing in the mercury-polluted rivers of northern Ontario. The federal government is to be asked to give financial aid to the Indians of that region.

The ninth general assembly of the National Indian Brotherhood will be held next year in New Brunswick.



L. Whitehead: Manitoba

Serpent

l'eau a été mis en œuvre dans le bassin de la rivière Serpent par le ministère de l'Environnement de l'Ontario.

La détection a pour but d'identifier les «problèmes constants» et «d'appuyer les améliorations dues à la mise en application des recommandations visant le contrôle des déchets», comme l'indique le long rapport de l'OWRC (CRHO).

En 1976, le ministère de l'Environnement de l'Ontario a publié un rapport sur l'état de la pollution de l'eau du bassin de la rivière Serpent pour expliquer les conclusions du «programme de détection de la qualité radiologique et chimique de l'eau».

L'enfant s'éleva lentement des sombres profondeurs vertes de la rivière laissant l'eau fraîche apaiser les nombreux feux qui brûlaient sa figure et ses bras.

En remontant, il fit un angle avec les énormes roseaux et fit surface, sans brouiller l'eau. Tout comme un castor, on ne pouvait voir que sa tête et ses yeux.

Les abeilles étaient encore là.

«Zut», se dit l'enfant. Elle lui avait encore joué un tour. Il aurait dû savoir qu'il serait arrivé deuxième en acceptant le défi de sa sœur de courir vers les guêpiers sur le sentier de la rivière et de leur donner un bon coup de pied. L'idée semblait pourtant excellente.

Il avait insisté pour qu'elle parte la première. Il s'était dit que si quelqu'un devait être piqué, ce ne serait pas lui.

Elle arriva près du nid, mais avant qu'il arrive et trébuche sur le nid, les abeilles étaient sorties en furie. Il eut à peine le temps de se rendre à la rivière.

Pendant qu'il attendait que les abeilles enragées le quittent, quelque chose bougea dans l'eau. Il se glissa sous la surface de l'eau pour regarder une petite perche à queue verte harceler une hélice aquatique.

Chaque fois que l'hélice essayait de s'échapper de son persécuteur, il déployait ses antennes et la petite

perche fonçait et le pinçait. Le garçonnet ricana tout bas. Il comprenait bien les tactiques d'une autre peste. La petite perche et lui avaient autre chose en commun que la rivière.

Pendant qu'il attendait, l'enfant pensa que la rivière était toujours là, changeant constamment, mais demeurant toujours la même. C'était là en quelque sorte une grande route à l'usage des Ojibways.

Elle leur fournissait des poissons à manger et des fourrures à vendre. La rivière pouvait les amener aux approvisionnements de bois, aux champs de bleuets, aux œufs de mouettes près du grand lac ou les conduire chez leurs parents ou amis pour une visite. C'était une rivière magique.

L'enfant ne le savait pas encore à cette époque, mais plus tard, lorsqu'il eut grandi et quitté la réserve pour des régions éloignées, il comprit que ce serait la rivière qui le ramènerait chez lui.

Parfois lorsqu'il y retourna il avançait tout vêtu dans la rivière et laissait la chaude caresse de l'eau le débarrasser de la poussière, et parfois même des souvenirs pénibles de provinces éloignées et de routes désertes qui ne mènent nulle part.

Se cachant dans les grands roseaux, l'enfant comprit pourquoi les anciens disaient que la rivière était plus que de l'eau.

Les conclusions ci-après sont extraites du rapport sur l'état de l'eau dans le bassin de la rivière Serpent, publié en 1976 par le ministère de l'Environnement de l'Ontario.

Malgré le langage extrêmement prudent et rassurant du sommaire et de la conclusion du rapport, le message demeure très clair: il y a eu peu d'amélioration depuis le dernier rapport et encore moins de promesse de progrès pour l'avenir.

La radioactivité globale du réseau, mesurée près de l'embouchure de la rivière, demeure «légèrement au-dessus» du niveau acceptable pour les eaux de surface auxquelles les

étaient les gens de ma bande depuis la nuit des temps.

Dans les traités, on garantissait aux Indiens que les droits de chasse et de pêche ne seraient pas touchés. Les sociétés d'exploitation de l'uranium ont violé ces droits.

Durant les années précédant la détérioration de la rivière Serpent par les résidus miniers, les gens de ma réserve se nourrissaient du poisson de la rivière Serpent. Certaines personnes ne vivaient que des ressources de la terre. Aujourd'hui, la chose est impossible.

Les agents de l'hygiène publique nous ont avertis de ne pas manger de poisson de la rivière à cause de la contamination. On a traité de tous ces faits dans une enquête sur l'alimentation effectuée par le ministère des Affaires indiennes.

Les sociétés minières ont réalisé des bénéfices aux dépens de notre mode de vie. Ils ont réalisé des profits aux dépens de notre pêche. Ils ont ruiné la rivière en tant que source d'alimentation en eau et ils ont miné notre intérêt face aux loisirs que peuvent offrir les cours d'eau.

Comme la culture indienne consiste à vivre en harmonie avec l'en-

vironnement, les sociétés d'exploitation de l'uranium en ont profité pour mener l'entreprise à ses dépens.

Nous ne nous croyons pas déraisonnable de demander aux sociétés minières d'assumer tout ce que leur entreprise peut coûter aux autres. Nous croyons que l'enquête actuelle offre à ces sociétés l'occasion unique d'endosser au moins une partie de ce qu'il nous en coûte et dont ils n'ont pas tenu compte.

A titre d'exemple, la Commission pourrait proposer qu'un permis d'expansion ne soit accordé aux sociétés qu'après avoir fourni une source d'alimentation en eau potable aux trois familles qui continuent d'utiliser la rivière Serpent à cette fin.

Deuxièmement, la Commission pourrait proposer aux sociétés de nettoyer la rivière des résidus (soufre et sulfure de fer) de l'ancienne usine d'acide qui avait été construite pour desservir les mines d'Elliot Lake et qui, aujourd'hui, pollue toujours notre baie.

La plus importante contamination radioactive a été trouvée dans le sous-bassin du lac Pecors à cause du drainage des terrils des mines d'uranium Stanrock et Can-Met.

Dans les lacs Quirke et Whiskey, on a remarqué une radioactivité «relativement élevée». L'écoulement des eaux contaminées des sous-bassins des lacs Pecors et Quirke a réussi à contaminer les parties étroites en aval de la rivière Serpent.

Le pH (équilibre alcalin-acide) continue d'être un des principaux facteurs qui limite la croissance des populations marines et est considéré dans le rapport comme «la preuve d'un grave problème permanent».

Les fortes concentrations d'ammoniaque enregistrées dans le réseau constituent également une «préoccupation importante». Le rapport fait mention d'une diminution générale des solides dissous durant la période 1970-1975, mais il concède qu'il existe encore des «concentrations abondantes dans le réseau de la rivière Serpent».

Le rapport affirme également «qu'il semble qu'une augmentation de ces matériaux soit une conséquence nécessaire» de l'exploitation minière et du traitement du minerai dans le bassin.

Le rapport indique clairement que le gouvernement ontarien savait depuis 1960 que l'eau de la rivière Serpent n'était plus potable, étant contaminée de matières radioactives.

Ce n'est qu'en 1974, soit quatorze ans plus tard lors d'une émission radiophonique du poste CBF, que les Ojibways de la réserve étaient informés du risque que représentait pour eux la consommation de l'eau de la rivière Serpent.

Aujourd'hui la demande mondiale en uranium est de nouveau montée en flèche. Les spécialistes prévoient

qu'une nouvelle hausse fera doubler la production des mines d'Elliot Lake dès 1980, ce qui stimulera l'économie canadienne et fera prospérer l'industrie locale. Mais les progrès de l'industrie vont-ils encore se faire aux frais de la rivière et de ceux qui en dépendent?

Le vieil homme chasse près de la rivière pour la dernière fois.

Son jeune compagnon a fait le long voyage au nord de Toronto uniquement pour participer à cette chasse. Même parmi les meilleurs chasseurs du village, les exploits de chasse du vieil homme et de son petit-fils sont légendaires. Le jeune homme a reçu maints honneurs.

Ils suivent le vieux sentier le long de la rivière. Le vieil homme se rappelle des souvenirs. De temps à autre, il montre quelque chose au jeune homme: une feuille déplacée, des pistes, une touffe de fourrure prise dans une branche.

Le jeune homme, plus grand et plus fort que le vieillard, essaie d'assimiler tout ce que ce dernier dit ou fait. Il essaie de marcher d'une allure aussi fière et droite. Il se sent ridicule lorsqu'il marche sur un morceau de bois sec et que le bruit sec fait sourire le vieil homme et rire les martins-pêcheurs.

Tout à coup, le vieil homme s'accroupit et fait signe au jeune de demeurer calme.

«Une oie blanche», murmure le vieil homme.

Lentement, il met en joue sa vieille carabine de calibre 22, vise la proie avec précaution et doucement ne tire qu'un seul coup.

Sur la rive opposée, un monticule flottant de mousse jaune et blanche, provenant du résidu des mines, explosa dans le vide.

«Merde», dit le vieil homme, «Le bougre doit avoir plongé».

«Oui, grand-père», répondit le jeune homme, étouffant la honte et la rage qui lui brûlaient la gorge comme de la bile. «C'était une grosse oie blanche, mais elle a plongé comme vous faisiez feu».

«Retournons à la maison, grand-père, nous l'aurons bien la prochaine fois».

Les enfants qui se baignent dans cette région ont développé des éruptions cutanées et nous estimons qu'il serait juste que les sociétés remédient à la situation. Nous croyons qu'il serait également juste qu'elles indemnisent les personnes qui se nourrissent du poisson de la rivière Serpent.

Nous ne connaissons pas les techniques à employer pour mettre en marche la remise en bon état de la rivière. Par conséquent, nous ne pouvons préciser de propositions en ce qui a trait à la façon dont la régénération devrait être faite. Si la technologie n'est pas assez avancée, il faudra alors demander aux sociétés d'accorder des fonds pour sa mise au point relativement à la recherche et à l'exploitation.

Pour terminer, Monsieur le président, je voudrais souligner que nous estimons injuste que l'industrie de l'uranium en coûte à la bande indienne de la rivière Serpent.

Nous vous prions donc de proposer aux sociétés d'assumer tout ce qu'il en a coûté ou en coûte d'exploiter les mines, à elles comme à nous.

Déclaration De La Bande

Le texte suivant comprend des extraits d'une déclaration faite, le 4 août 1977, par le chef Loreen Lewis et le conseiller Gertrude Lewis de la bande indienne de la rivière Serpent à la Commission des évaluations environnementales d'Elliot Lake.

La séance en était une de plusieurs tenues sur l'extension proposée de l'industrie de l'uranium dans la région de la rivière Serpent.

Monsieur le président, depuis un certain nombre d'années, les gens de ma bande pouvaient vivre des ressources de la rivière Serpent.

Dès la mise sur pied des mines d'uranium d'Elliot Lake, notre mode de vie traditionnel s'est constamment détérioré. Nous tenons l'exploitation de l'uranium responsable de cette détérioration.

Nous ne pouvons que reprocher aux mines d'uranium d'avoir détruit le réseau de la rivière dont jouis-

Indian Industrialist Attacks Gov't Policy

By Theresa Nahanee

WINNIPEG — "The governmental policies affecting Indians for the past 100 years have been abject failures in producing Indian self-sufficiency. In most cases the failures have been attributed to failures of management rather than in the whole basic philosophy of Indian government," Jack Beaver told the annual assembly of the National Indian Brotherhood in Winnipeg.

Beaver was commenting on the nation-wide movement among Indian people to have tribal or band governments recognized. In some provinces Indian people are asking, and some are demanding, that band governing bodies be recognized on par with provincial governments.

"The Indians from the Northwest Territories with their *Dene Declaration* which proclaims their right to independence and self-determination within Canada," was cited as one interpretation of Indian self-government.

Beaver told a banquet delegation of over 300 Indian leaders that the Council for Yukon Indians in their document 'Together Today for Our Children Tomorrow', say they are determined to live their lives where the social, political and cultural factors are controlled by them."

In reference to the massive land claims in northern Ontario, he said "Andrew Rickard and the Treaty No. 9 Indians of Ontario have recently expressed their determination to live their lives in a fashion where the social, political and economic facts will be as determined by them."

"The Indian voices are saying that nothing short of Indian self-government will suffice — this is the only Indian alternative to rule by a government department." This kind of rule, he said, in the United States has been cited as "administrative oppression" by the American Indian Policy Review Commission.



Beaver told his audience that the government definition of local government is "too narrow". Then Minister of Indian Affairs, the Honourable Warren Allmand had told the delegates the day before "he considered local government to be that in which federal programs are progressively being turned over to the bands to administer." Beaver said to most people this is synonymous with "municipal government".

He said he sees band governments assuming some responsibilities from all levels of government including municipal, provincial and federal.

Band government, he said, "will receive its services and revenue directly from the federal government."

Beaver did not suggest separation from Canada. He said "native organi-

zations are pushing for maximum governmental powers possible with due consideration of the federal system of government in this country." To achieve this goal, however, "will require research and development."

There are 564 Indian band governments in the country, all at various stages of development socially, economically and politically. This rules out the development of "one type of Indian government" he said. "It seems likely that each Band will have to consider

those powers that are transferred outright to the various Indian governments."

These details are missing in the present Indian Act, he said, and cause "the crisis management and bureaucratic decision-making that occurs each time a major problem arises and which negate and frustrate Indian governments."

Beaver told his audience that he also foresees the emergence of a "tribal court mechanism to adjudicate dis-

governments are just transitory elements on the path to extinction."

Over the last few years Indian leaders have claimed self-government as a right which was never given up.

Beaver backed this by saying that "in Canada, Indian governments by the Constitution, legislation, treaties and practise, have a right to be separate and apart and a right to permanent recognition. Misunderstanding of these special conditions undermines the guarantees of the constitution and treaties."

Indian self-government includes implementing policy and delivering programs, according to Beaver and he encouraged Indian organizations to "think about adding an administrative or executive arm to their existing organizations" to perform these functions.



Beaver criticised heavily the Federal Government's rejection of three separate territories called for by native peoples in the Northwest Territories.

The Prime Minister rejected the proposal "on the basis that legislative authority and governmental jurisdiction are not allocated in Canada on grounds that differentiate between the people on the basis of race."

Yet, he said, the reserve system for Indians is set up on the basis of race and this concept of reserves in the N.W.T. is acceptable to the Government even though it is racial.

What are they afraid of he seems to be asking. "I think it follows logically that it is the nature and extent of the powers to be decentralized and to whom, and the geographical limits of the territory to be controlled that are the main concerns that will have to be considered."

"Indian leaders are in for a tough, up-hill battle. The whole matter of self-determination would be unacceptable to the Canadian government not only in the Territories but in the reserve system as well," Beaver said.

The reserve system, he said, was planned, developed and implemented "exclusively on race but exercised in most part by non-members of that race" through legislative authority, governmental jurisdiction and geographical territory.

When the Government speaks of setting up a reserve system in the Territories along racial lines i.e. putting registered Indians on reserve, this is acceptable.

However, when the native people in the Territories also speak of self-determination and dividing the territory along racial lines, that is unacceptable.

Keeping this in mind, Indian self-government will continue to be the subject of "hot" debate in the next year or two.



Jack Beaver taking his own notes at General Assembly

and develop its own transferred powers and its government and structure, in the manner most suited to it."

For Indian people to achieve self-government, he said, "the Federal government will be required to pass an enabling Act (of Parliament) that will make possible Indian governments within the Canadian federal system and ensure their maximum growth while clearly spelling out the powers reserved exclusively for the Federal Government, those that are to be shared with Indian governments, and

putes of a nature involving community laws passed by Indian governments." All other legal disputes should be handled by a Federal court rather than municipal or provincial courts.

Beaver went on to say that he hopes "our Federal government will hear and recognize what is being said about Indian government. *The debate concerns whether Indian tribes have governments which are a permanent part of the Canadian fabric joining the existing municipal, provincial and federal forms or whether Indian*

Participation Accrue Des Indiens Dans La Fonction Publique Du Canada

Le gouvernement fédéral a annoncé les plans d'un nouveau programme destiné à accroître la participation des Canadiens de descendance indienne à la Fonction publique fédérale.

Ce programme a été mis de l'avant par des fonctionnaires autochtones.

L'honorable Robert Andras, président du Conseil du Trésor, a en effet annoncé que le gouvernement fédéral va mettre sur pied, de concert avec les représentants des Indiens, Inuit, Métis et Indiens non inscrits, une «politique de gestion du personnel» visant à permettre à un plus grand nombre d'autochtones d'entrer dans la Fonction publique.

«Ainsi, comme le disait l'honorable Andras, l'adoption de mesures spéciales satisfera pleinement à la politique depuis longtemps établie du gouvernement à titre d'employeur, à savoir, assurer l'égalité d'emploi à tous les Canadiens.»

Le ministre Andras a cependant souligné que les mesures permettant d'employer un plus grand nombre d'autochtones dans la Fonction publique devront être prises «dans le cadre des ressources actuelles».

On dénombre au Canada environ 300 000 Indiens inscrits, 18 000 Inuit, ainsi que 750 000 Métis et Indiens non inscrits — soit environ quatre pour cent de la population canadienne.

Or, sur les quelque 300 000 employés de la Fonction publique fédérale, seulement 2 500 — soit moins de un pour cent — sont des personnes de descendance indienne. Et sur ce nombre, il n'y en a que 300 qui se situent au «niveau des cadres» — soit dans des postes d'au-torité.

La responsabilité principale de l'élaboration du plan d'action est partagée par le Conseil du Trésor et la Commission de la Fonction publique, qui recevront évidemment l'aide des divers autres ministères et organismes — travaillant eux-mêmes en collaboration avec divers syndicats et associations.

Lors d'une conférence de presse tenue à la suite de l'annonce faite par l'honorable Andras, John Edwards, un commissaire de la Fonction publique, a exposé l'orientation que son ministère compte adopter pour la réalisation du programme.

«La première étape, a dit Edwards, sera la tenue — d'ici deux à quatre semaines — d'une réunion destinée à créer un comité permanent auquel seraient représentés la Commission de la Fonction publique, le Conseil du Trésor, les associations autochtones et quatre ministères clés s'occupant de programmes importants destinés aux collectivités indiennes.»

Ces quatre ministères clé sont ceux de la Santé nationale et du Bien-être social, des Affaires indiennes, de la Main-d'oeuvre et de l'Immigration, et le Service canadien des pénitenciers.

Il a dit qu'il s'agirait d'un «organisme permanent destiné à établir des plans d'action précis sur les objectifs à réaliser et les moments propices à leur réalisation».

On n'a cependant pas déterminé

de périodes de temps précise pour le programme.

«Le programme, a dit Edwards, se poursuivra jusqu'à ce que la présence de circonstances favorables rende sa disparition graduelle appropriée.»

Il a en outre expliqué pourquoi il est nécessaire de n'accroître la participation des autochtones que «dans le cadre des ressources actuelles». Il a dit que le Canada se trouve actuellement dans une période d'austérité et que le gouvernement «s'est engagé auprès des Canadiens à limiter l'accroissement de l'effectif de la Fonction publique à un niveau se situant essentiellement entre zéro et un pour cent».

On recrutera donc des autochtones pour combler les vacances créées par «la diminution normale du personnel ou le remaniement des postes existants».

Edwards a aussi mentionné que certains secteurs de l'entreprise privée «étaient en avance sur le gouvernement», en ajoutant que «l'on n'allait pas pour autant effectuer des raids dans les associations autochtones pour y dénicher des talents».

Selon le rapport de la Commission de la Fonction publique de l'année dernière, la diminution normale du personnel — nombre de personnes quittant la Fonction publique parce qu'elles prennent leur retraite ou donnent leur démission — représentait le départ de 32 000 personnes, soit environ 11 pour cent de l'ensemble des employés de la Fonction publique.

«Dans le moment, a-t-il dit, la Fonction publique recrute encore, malgré les mesures d'austérité, 30 000 personnes par année. Il existe donc une souplesse considérable à ce niveau.»

«Il ne s'agit cependant pas d'un programme de représentation symbolique, a-t-il ajouté; si nous devons recruter du personnel au sein des collectivités autochtones du Canada, il faut que ce soit pour des emplois qui existent réellement.

«Nous n'avons pas l'intention de nous retrouver avec une situation, où les ministères créent des emplois simplement dans le but d'obtenir de belles statistiques.

«Il n'y aura en outre plus d'emplois définis comme destinés officiellement aux autochtones, a-t-il dit, et l'on révisera le genre de connaissances nécessaires à certains emplois.»

Edwards a cependant affirmé que la présente politique n'avait pas pour but «de favoriser un autochtone au détriment d'un autre candidat possédant sur les collectivités autochtones les connaissances nécessaires à l'emploi».

Edwards a en outre souligné le fait que deux aspects du nouveau programme étaient des «primeurs».

«L'un des changements importants provient de ce que, pour la première fois, à ma connaissance, on a institué un mécanisme officiel faisant appel à un groupe extérieur à la Fonction publique pour l'établissement d'une politique, et de plans d'action.»

L'autre primeur réside dans le fait que le document de travail sur le-

quel le programme doit s'appuyer a été entrepris et préparé par des cadres autochtones du Bureau de recrutement d'autochtones de la Commission de la Fonction publique.

C'est en effet la première fois que des fonctionnaires autochtones exercent une responsabilité importante au niveau de la planification et de la mise en marche d'une politique touchant l'ensemble des autochtones.

Dans quelle mesure John Edwards est-il décidé à faire tout ce qui est en son pouvoir pour que le programme soit couronné de succès? Quand et comment serons-nous en mesure

de mesurer son succès?

Selon Edwards, on fera aux associations autochtones un compte rendu annuel sur la question.

Il a aussi ajouté que, si un plus grand nombre d'autochtones n'étaient pas en mesure d'accéder à des postes clés, au sein du gouvernement, une fois le présent programme en vigueur, «un certain nombre de personnes du gouvernement, dont moi-même, devraient sans doute alors être congédiées».

Et Edwards d'ajouter: «Ce sont les résultats qui constituent la véritable mise à l'épreuve.»

Petits commerces... Grands casse-tête

par W. Whitecloud

Les habitants de la réserve Sioux Valley, à 30 milles à l'ouest de Brandon, refusent de laisser disparaître la *Sioux Valley Handicrafts Incorporated*.

Cette entreprise possède une petite maison et un magasin. Les objets d'artisanat sont fabriqués sur place ou faits à domicile, par les femmes.

Le magasin ouvrit ses portes en 1967 dans un double but: fournir du travail au sein de la réserve et préserver l'artisanat traditionnel. Les fondateurs espéraient au début en faire aussitôt une entreprise rentable. Ils durent réviser leurs positions car l'objectif n'est pas encore atteint. En effet, le magasin dépendait largement de contributions et de subventions provenant de divers paliers de l'administration publique, et ces fonds n'étant pas souvent faciles à obtenir, le magasin dut fermer plusieurs fois.

Lorsque la fin paraissait inévitable, on découvrait une nouvelle source de financement; il en fut ainsi jusqu'au jour où, au printemps de 1976, les subventions cessèrent complètement et le magasin ferma ses portes, apparemment pour de bon.

On tenta à plusieurs reprises de remettre l'affaire sur pied, mais d'inextricables difficultés financières obligèrent à y renoncer.

C'est alors que la Providence intervint... dans l'uniforme de l'armée de l'Allemagne de l'Ouest. En vertu d'un accord conclu avec le gouvernement canadien, les troupes allemandes venaient s'entraîner à la base militaire de Shilo, non loin de là. Les soldats s'intéressèrent beaucoup aux Indiens et à leur culture, et demandèrent aux Sioux d'organiser pour eux un petit pow wow au camp militaire.

Ce pow wow remporta un grand succès sur le plan artistique mais aussi sur le plan commercial, ce qui était encore plus important.

Pendant que les tambours battaient et les danseurs dansaient, les dames de la boutique d'artisanat vendaient... vendaient tant qu'elles pouvaient. Les bénéfices nets dépassèrent \$1 000, somme suffisante pour permettre la réouverture de l'entreprise en avril 1977.

Les trois personnes auxquelles on doit cette réouverture sont M^{me} Doreen Johnson, contremaîtresse du magasin, M. Harold Weitman, conseiller en gestion, et M. Wilfred Mazawasicuna, gérant de l'entreprise.

Weitman n'est pas un nouveau

venu, car il a dirigé le commerce à ses débuts, avant de quitter pour s'occuper d'autres affaires. A la demande de la bande, Weitman a été engagé par les Affaires indiennes en qualité de conseiller du Service administratif canadien outre-mer (SACO). Le SACO est un organisme composé d'hommes d'affaires à la retraite qui, pour \$25 par jour, louent leurs services de conseillers aux nouvelles entreprises. En plus de conseiller la *Sioux Valley Handicrafts*, Weitman voyage beaucoup afin de trouver des débouchés pour les objets d'artisanat.

M^{me} Johnson, qui agit en tant que contremaîtresse du magasin, veille à ce que les employées aient suffisamment de matières premières pour travailler et contrôle aussi la qualité et la quantité de leur production avant de rétribuer ses ouvrières.

Mazawasicuna, gérant et comptable de l'entreprise, enregistre tout ce qui y entre et qui en sort. Il s'occupe aussi du fonctionnement général, y compris la publicité.

Le magasin d'artisanat rouvrit ses portes au printemps de 1977, mais à un autre endroit de la réserve. Il avait fallu quitter les anciens locaux parce que le niveau élevé des eaux provoquait des courts-circuits, dans les machines à coudre électriques, ce qui interrompait le travail et présentait un danger pour les ouvrières. Il fallait en outre disposer d'un lieu sec pour l'entreposage des objets d'artisanat.

Le magasin s'installa dans un vieil édifice scolaire qui avait besoin de réparations. La Division de l'expansion économique, du ministère des Affaires indiennes, affecta \$3 000 à la réalisation des travaux nécessaires qui, pour la plupart, sont maintenant achevés. Les dirigeants veulent apporter d'autres améliorations, mais ils devront attendre d'en avoir les moyens.

L'argent provenant de la vente d'objets d'artisanat au camp militaire de Shilo servit à payer les frais de déménagement et d'approvisionnement du magasin. Il fallait maintenant obtenir d'autres commandes pour accroître les revenus d'exploitation.

Le Service de commercialisation des objets d'art et d'artisanat indiens intervint, en procurant une commande d'objets d'une valeur de \$2 000. Selon Johnson, le tout était destiné à la Suède. L'argent permit à l'entreprise de rester à flot et de faire travailler les ouvrières. C'est ce qui a permis à l'entreprise de fonctionner, aux dires de M^{me} Johnson.

(suite page 8)

The Serpent Doesn't Live Here Anymore

by Gilbert Oskaboose

Long ago and far away — when the world was young — a great serpent came down from the north, and by its passing, carved a river from the rugged Cambrian Shield in a land now called northern Ontario. Ojibway elders say it is so.

Over the long centuries that followed the passing of the snake the Serpent River came into being. With it came the wild things that would make it their home — for the river was more than water.

Schools of pickerel and bass swarmed through its cool depths; trout knifed through its swirling eddies. On shimmering wings dragonflies foraged up and down its length; on its glossy surface black whirlygig beetles spun in delirious circles.

Otter and mink prowled its banks, and in the air above it, to see the tumbling flights of teal and mallards was to see the wind.

By the water's edge — in deep spruce and cedar swamps — bars of sunlight hung in gilded dust. The primordial silence was broken only by birdcalls and the wind that whispered through the shivering poplars by the river's edge.

The disposal of uranium mining wastes has resulted in serious long-term radiological and chemical pollution of the waters of the Serpent River.

The uranium mining industry in Ontario began in 1953 with the discovery of a large ore body midway between Sault Ste. Marie and Sudbury — at the headwaters of the Serpent River in northern Ontario.

Because of the high demand for uranium at the time, this ore body was developed rapidly. By 1957 eleven mines were in operation. Almost overnight 50,000 people created the support city of Elliot Lake.

In 1966 a severe cutback in the world demand for uranium reduced the number of operating mines to five. By 1972 only two remained.

The mining area lies within the drainage basin of the Serpent River. The river draws from numerous lakes in the basin which covers an area of 520 square miles and empties into the North Channel of Lake Huron.

The river winds down for 58 miles through Quirke, Kindle, Whiskey, Pecors, McCarthy and Camp Lakes. The last fifteen or so miles of the river forms the northern border of the Serpent River Indian Reserve. The people there are Ojibway.

The main sources of the pollution are the wastewater discharges from both active and abandoned mine tailing areas. Mine tailings are the residue or waste products of mining and milling operations.

In the Elliot Lake area a number of living lakes and ponds have been used as "containment basins" for mine and mill wastes. In the early days of mining activity Denison, Stanrock, Can-Met and Panel mines discharged their minewaters directly into Quirke Lake.

In addition, Quirke Lake received effluents from Spanish-American and Quirke mine tailings via the Serpent River, and from Panel mine via Rochester Creek.

In 1957 the Ontario Water Resources Commission (now the On-

tario Ministry of the Environment) began surveillance of waste control operations of uranium mines in the area of Elliot Lake.

Initially attention was paid to the physical containment of the solid tailing wastes and examination of receiving waters for chemical pollution. In 1958 an investigation into possible radioactive contamination of drinking water was started by the Ontario Department of Health.

The results of these surveillance programs were summarized in a

For a long while he watches and listens. Then he steps silently into the warm shallows and sets his frail craft down in the current's gentle tug.

Stepping lightly into the canoe as he pushes away from shore the man kneels, sits back on his heels and quietly studies the mist-shrouded river and the new land it wanders through.

Bone-white beaver cuttings and tracks litter the mudbanks and tell the stranger which of the wild things



Deputy Ministers' report. Public awareness of the growing hazard remained minimal.

Between 1966 and 1969 the Ontario Water Resources Commission intensified its studies of the nature and extent of pollution, its effects on the aquatic environment and water uses, including community drinking water supplies.

Its report, entitled Water Pollution from the Uranium Mining Industry in the Elliot Lake and Bancroft Areas, was published in 1971 — in two volumes.

Volume I of this report presents the summary findings, current (at the time) water quality conditions and recommendations of the completed study. Volume II contains the detailed technical findings that support Volume I.

The slanting rays of the morning sun tinge to gold the columns of mist that rise in the chill air, straight up until they are caught and combed out by the first breezes of the day.

None of the wild creatures know he is there until the dark forest curtain parts and the tall bronzed man in deerskins stands by the water's edge.

live by the river and which ones come only to drink in the cool of the evening.

Broken choke-cherry bushes — some still laden with the rich, red fruit — whisper to him of the great bears that come in the twilight. The hardwoods on the ridges speak to him of maple sugar and ripe acorns, of deer and grouse when the Moon of Changing Leaves comes.

A vagrant breeze shoos along an iridescent feather on the sunlit ripples and in it he hears the muted cackling of plump mallards. In the subtle breathing of his birch-bark canoe he senses the sturgeon and pike below.

From the meadows that border the river he can smell the damp mustiness of rich black earth and roots, and the delicate fragrance of tiny strawberries that grow wild and sweet.

The Ojibway scout places tobacco on the water and silently acknowledges the wisdom and the power of the Manitou for bringing him and his people to this place.

The following conclusions are taken from Volume I of the 1971 report of the Ontario Water Com-

mission.

The wastes from the uranium mining and milling industry in the Elliot Lake area have caused serious impairment of the water quality and associated biology (living things) in the Serpent River basin.

The most serious damages are:

- increases in Ra-226 (radium) levels which fail to meet the proposed 3 pCi/l (picocuries per litre) water quality standard in almost all waters downstream from Dunlop Lake, including the two water supplies used by the white community of Serpent River.
- severe depression of pH (natural alkaline-acidity balance necessary for aquatic life) and excessive increases in dissolved solids, sulphates and nitrogen levels.
- sharp reduction in fish populations and other forms of aquatic life.

Major inputs of polluting effluents have been contributed to the Serpent River Basin by the following mines: Denison, Rio Algom Nordic, Rio Algom Quirke (after reactivation), Stanrock and Rio Algom Milliken-Stanliegh (abandoned).

As an example, two of the operating mines — Denison and Algom Nordic — at one time were contributing about 100,000 lbs/day of dissolved solids, sulphates and nitrogen.

In addition the wastewater discharges contained excessive concentrations of zinc, nickel, cobalt, lead, copper and rare earth elements, all of which are toxic to aquatic life.

In general, the overall levels of radioactivity in the Basin, as measured at the mouth of the river, showed very little improvement between 1960 and 1971.

From 1970 to the present, a programme of radiological and chemical water quality monitoring has been carried out in the Serpent River basin by the Ontario Ministry of the Environment.

Purpose of the monitoring is to identify "continuing problems" and to "document improvements due to the implementation of the suggested waste control recommendations" laid out in the massive 1971 OWRC report.

In 1976 the Ontario Ministry of the Environment published its Status Report on Water Pollution in the Serpent River Basin, documenting the findings of that "programme of radiological and chemical water quality monitoring."

From the deep-green sunless depths of the river the kid rose — slowly — letting the cool water ease the stinging fires that burned in a dozen places over his face and arms.

Coming up he angled off into the tall reeds and surfaced with hardly a ripple to give him away. Like a beaver only the tip of his head and his eyes showed.

The bees were still there.

"Damn," the kid said to himself. She had tricked him again. He should have known he'd come out second best when his older sister suggested they race by the hornets' nest on the river trail and give it a good kick. It had sounded like a good idea at the time. (Next page)

Réponse Réactionnaire Attendue

Le peuple cri et ojibway du nord de l'Ontario s'attendait à une réponse réactionnaire à la Déclaration d'identité, étant donné les diverses interprétations qui pouvaient être données à ses paroles. Nous désirons clarifier la teneur de la Déclaration.

Nous n'avons jamais voulu nous approprier cette vaste région de l'Ontario qui faisait, et fera toujours, un avec le peuple. Nous avons souligné un fait fondamental de notre croyance cri et ojibway par rapport aux terres et à la possession des terres. Tous doivent comprendre que le concept de propriété foncière propre à la grande partie de la société canadienne ou euro-canadienne s'oppose à celui des autochtones nord-américains. L'arpentage de terres réparties en concessions et lots, et l'enfoncement de poteaux de fer ou l'érection de monuments de ciment ainsi que la construction de clôtures pour marquer la propriété privée constituent des concepts étrangers aux autochtones nord-américains.

La prétention absurde et fautive, énoncée par un journal du nord de l'Ontario (Thunder Bay, le 19 juillet 1977), constitue une fautive présen-

tation des paroles des Cris et des Ojibways.

Ce journal respecté et d'autres médias devraient s'efforcer de diffuser des faits fondés sur une recherche soignée et non de dramatiser les nouvelles. Il semblerait, selon les médias, que la «garde des terres», expression que nous employons dans la déclaration, signifie réellement la «possession des terres». Nous croyons depuis toujours que les terres ne sont pas propriété des hommes. Cette croyance coïncide avec la philosophie des Euro-Canadiens chrétiens, exprimée par le psalmiste, David, que «la terre est la propriété du Seigneur et sa richesse», «la terre et ses habitants».

La déclaration fait état de notre volonté de faire reconnaître notre souveraineté de droit. Les problèmes de notre peuple devront être réglés par le peuple, grâce à son aptitude à planifier, à façonner et à diriger sa destinée. En considérant les questions soulevées dans notre déclaration d'autodétermination, nous avons étudié attentivement l'histoire de notre peuple depuis l'arrivée de la culture européenne. A la différence des autres Canadiens, les Indiens inscrits (les Cris et les Ojibways du

nord de l'Ontario) ne jouissent pas du droit d'autodétermination locale. Tandis que les autres Canadiens ont droit à un gouvernement responsable, (on songe au mot célèbre de Lincoln: «Le gouvernement du peuple, par le peuple, et pour le peuple»), la collectivité indienne est assujettie à une bureaucratie gérée par des fonctionnaires bien rémunérés responsables au Gouverneur en conseil ou au Parlement. Nous ne participons aucunement au mécanisme démocratique du Canada avant 1957, quand l'on nous a «permis» de voter. En vertu de la Loi sur les Indiens, le ministre des Affaires indiennes prend les décisions et élabore l'orientation de la collectivité indienne.

Nous déclarons, avec légitimité et réalisme, que le droit d'autodétermination doit être rendu à notre peuple. Il ne s'agit ni de subversion ni de séparatisme. Nous proclamons nos droits aborigènes.

On doit reconnaître que le terme «éducation» signifie le renforcement de qualités que possède à sa naissance chaque être humain. Chaque enfant a les aptitudes voulues pour faire face à la vie; l'enfant développe ces aptitudes tout au long de sa vie, grâce à son expérience personnelle et à celle d'autrui. L'enfant indien a toujours reçu une certaine éducation: il était instruit, élevé et conseillé au foyer. Le jeune garçon apprenait à chasser et à piéger de

son père. La mère et la grand-mère enseignaient à la fillette comment tenir un foyer. Depuis que l'administration a l'emprise sur notre mode de vie, elle nous a inculqué une culture qui ne se rapporte aucunement à notre mode de vie. Notre déclaration proclame notre droit inaliénable à l'indépendance culturelle et sociale. Nous devons administrer nous-mêmes notre système scolaire; nous le ferons, tout en reconnaissant que nous devons être prêts à vivre en harmonie avec d'autres cultures.

Nous ne demandons pas d'être différents. Nous le sommes. Nous avons un régime de gouvernement avant l'arrivée des Européens. Les découvertes des archéologues démontrent que le progrès en Amérique remonte à des siècles. Nous avons rencontré les Européens, nous les avons accueillis et avons partagé nos ressources naturelles, don du Grand Manitou. Nous déclarons que nous sommes prêts à continuer à partager ces ressources, sous certaines réserves d'ordre environnemental.

La souveraineté du peuple cri et ojibway était établie avant la venue de la culture européenne. Ce droit qui nous a été donné par le Grand Manitou ne peut être négocié. La déclaration que nous avons faite touche notre identité et nos droits aborigènes.

A. Rickard, Chef
Grand Conseil du traité n° 9

Seminar à Fort Frances

Environ cinquante jeunes gens venant de diverses réserves indiennes du nord-ouest de l'Ontario ont assisté à un séminaire sur la prévention et la suppression des incendies qui a eu lieu cet été à la résidence des élèves indiens à Fort Frances.

Des hommes de Gull Bay, Lake Helen, Bay Rocky et McDiarmid, du district de Lakehead, étaient présents au cours. Il y avait également des représentants du district de Kenora notamment de Whitefish Bay, de Northwest Angle .37, des réserves 39 et 40 de Shoal Lake, de Wabigoon, d'Eagle Lake, de White Dog et de Grassy Narrows. Les réserves du district de Fort Frances étaient représentées par des délégués de Big Grassy, de Northwest Bay, de Sabaskong, de Seine River, de Red Gut Bay, de Manitou et de Couchiching.

Ce séminaire a été le résultat de deux cours semblables qui ont été donnés à Fort Frances dans la réserve Couchiching vers le fin de l'automne 1974 et en octobre 1975.

Dans le cadre du cours de 1974, huit hommes du Couchiching Volunteer Fire Department ont appris certaines techniques élémentaires de lutte contre l'incendie démontrées par George Swanson, agent de prévention des incendies du ministère des Affaires indiennes et du Nord à Ottawa.

En octobre 1975, M. Swanson, aidé de M. Glenn Jourdain, agent de prévention des incendies du district de Fort Frances, a repris le cours afin d'approfondir l'expérience de lutte contre l'incendie de 16 membres du Couchiching Volunteer Fire Department.

Étant donné que ces cours ont été un franc succès, Eugene McPherson, à cette époque chef du Couchiching Volunteer Fire Department, George Swanson et Glenn Jourdain ont pensé à organiser un séminaire sur la prévention des incendies qui s'adresserait à toutes les réserves de l'Ontario. On élaborera un projet qui fut soumis aux 23 chefs de bande de la région du Traité #3 au cours d'une réunion au Red Dog Inn à Fort Frances en novembre 1975. Fred Kelly, alors président du grand conseil du Traité #3 se montra très intéressé au genre de séminaire proposé sur la prévention des incendies.

Par la suite, lorsque M. Kelly est devenu Directeur général de la région de l'Ontario, il n'a pas oublié l'importance d'éduquer les autochtones au sujet de la prévention et de la suppression des incendies et il a tout fait pour que le projet soit accepté. Après deux ans, le séminaire a été réalisé en mai 1977, mais la persévérance a finalement porté fruit. Même s'il ne s'agissait plus du séminaire à grande échelle s'adressant à tout l'Ontario dont avaient rêvé les initiateurs de l'idée, il n'en reste pas moins qu'ils avaient de quoi être fiers que leur idée soit retenue dans le nord-ouest de l'Ontario.

Cette année, les instructeurs au séminaire qui se déroulait à la résidence scolaire étaient: George Swanson, agent national en chef de la prévention des incendies pour le Canada, ministère des Affaires indiennes, Ottawa; Tom Rutter, Directeur régional de la sécurité et de la prévention des incendies, Affaires indiennes, Toronto; Pat Burnel,

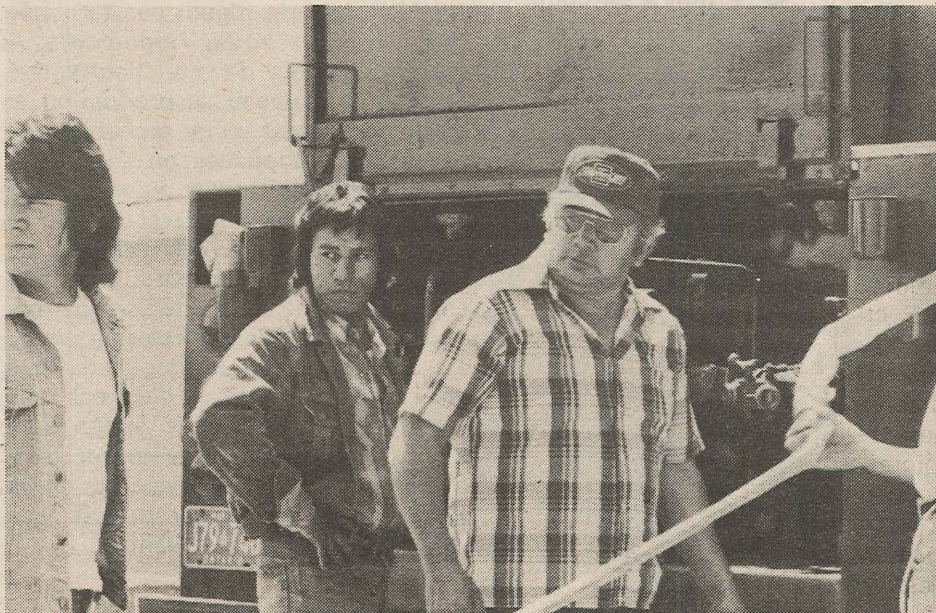
administrateur régional des Ambulanciers St-Jean, Sault-Sainte-Marie. M. Burnel était accompagné d'Elmer Gerig et de Walter Gray qui font partie du Boise's Cascades Paper Mill's First Aid Unit à Fort Frances.

Le coordonnateur en chef du cours était Tom Rutter, du bureau régional de Toronto des Affaires indiennes et du Nord.

Durant la première journée du cours, Pat Burnel et ses assistants ont donné des renseignements sur les premiers soins. Après une journée mouvementée passée à attacher une écharpe par-ci et fixer une attelle par-là, chaque stagiaire de la classe a eu l'occasion de montrer son habileté à bander un doigt coupé et ses connaissances des derniè-

res méthodes de réanimation. Après avoir passé une journée complète de formation donnée par les ambulanciers St-Jean, chaque stagiaire a reçu une épingle des Ambulanciers St-Jean.

Le mardi, la société Safety Supply Limited de Thunder Bay a envoyé deux hommes pour expliquer aux participants la différence entre les incendies de catégorie A, B, C et D. En outre, ils ont expliqué et démontré les différentes techniques utilisées pour combattre les incendies de chaque genre. Chaque homme a reçu un extincteur de type A, B, C et a dû éteindre un incendie essence/huile. Ils ont également reçu des instructions et assisté à des démonstrations de lutte contre l'incendie à l'aide des méthodes



Glenn Jourdain (C) en train de donner des instructions à des stagiaires de la réserve Whitedog.

(suite page 8)

Serpent

He had insisted she go first. He figured if anyone was to be stung it wouldn't be him.

She got by the nest but by the time he got there — and managed to trip over the nest — the bees were out and mad as hell. He had barely made it to the river.

While he waited for the angry bees to leave something moved in the water. The kid slipped below the surface to watch a tiny black-tailed green bass annoying a water snail.

Every time the snail tried to escape its persecutor it would extend its antennae and the little bass would scoot in and nip them. The kid snickered. He could appreciate the tactics of another nuisance. He and the little bass had more in common than the river.

As he waited the kid thought of how the river was always there, ever changing, yet ever the same. It was sort of like an Ojibway highway.

It brought them good fish to eat and furs to sell. The river could take you to wood supplies, blueberry patches, gull eggs out on the big lake or to your relatives for a visit. It was a magic river.

The kid didn't know it at the time but later on — when he grew up and left the reserve for faraway places — it would be the river that would call him home.

Sometimes when he returned he would wade in fully clothed and let the warm caress wash away the dust — and sometimes the pain — of distant provinces and lonely

roads that led nowhere.

Hiding in the tall reeds the kid came to understand what the old people meant when they said the river was more than water.

The following conclusions are from the 1976 Status Report on Water Pollution in the Serpent River Basin, published by the Ontario Ministry of the Environment.

Despite the extremely cautious and reassuring language used in the report's summary and conclusion chapter, the message is quite clear: there has been little improvement since the last report and less promise of any significant progress in the future.

Overall radioactivity in the system — as measured near the river mouth — remains "slightly above" the permissible level for public surface waters. Indian people are still using it for drinking and cooking and eating its fish.

The greatest degree of radioactive contamination was found in the Pecors Lake sub-basin — an effect of drainage from inactive tailing areas formerly used by Stanrock and Can-Met uranium mines.

In Quirke and Whiskey Lakes "relatively high levels" of radioactivity were found to be present. The flow of contaminated waters from the Pecors and Quirke Lake sub-basins has resulted in contamination of the downstream reaches of the Serpent River.

Low pH (alkaline - acid balance) continues to be a major limiting factor of the growth of aquatic com-

munities and is regarded in the report as "evidence of a serious on-going problem."

Also of "major concern" are the high concentrations of ammonia recorded in the system. The report mentions a general decrease of dissolved solids in the 1970-1975 period but concedes there are still "abundant concentrations in the Serpent River system."

The report goes on to say "it appears that an elevation in these materials may be a necessary consequence" of mining and milling in the basin.

The report clearly indicates the Ontario government knew as far back as 1960 that drinking water being taken from the Serpent River contained radioactive contamination.

The Ojibway people from the Serpent River reserve were told of the potential hazard in 1974 — 14 years later and after they had heard about it on a CBC radio show.

Now the world demand for uranium has soared again. Experts predict the new boom will see mines in the Elliot Lake area double their production by 1980. This will stimulate the Canadian economy, bring prosperity to local industry. But will industrial progress again be won at the expense of the river — and those who rely on it?

The old man hunts by the river for the last time.

His younger companion has made the long trip north from Toronto just to be on this hunt. Even among the

best hunters of the village the hunting exploits of the old man in his youth are legendary. The young man has been greatly honored.

They follow the old river trail. The old man ghosts along. Now and then he points out something to the young man: a leaf out of place, tracks, a tuft of fur caught in a branch.

The young one — taller and stronger — tries to absorb everything the old man says and does. He tries to walk as tall and straight. He feels foolish when he steps on a dry branch and the loud popping noise makes the old man smile and the kingfishers laugh.

Suddenly, the old man stiffens into a crouch and motions to the younger one to be quiet.

"Snow goose," hisses the old one.

Ever so slowly he eases his ancient 22 caliber rifle up to his weathered cheek, sights carefully down the rusted sights, and gently squeezes off a single shot.

On the far side of the river a floating mound of yellowish-white foam — effluent from mine tailings — explodes into nothing.

"Damn," says the old man, "the bugger must have dived."

"Yes, Grandfather," the young man answers, choking back the shame and the burning rage that wells up in his throat like bile. "It was a big snow goose but he dived just as you shot."

"Let's go home now, Grandfather, We'll get him the next time."

"The companies have profited at expense of our lifestyle"

The following are excerpts from a statement by Chief Loreen Lewis and Councillor Gertrude Lewis of the Serpent River Indian Band to the Environmental Assessment Board in Elliott Lake — on August 4, 1977.

The session was one in a series on the proposed expansion of uranium mining in the Serpent River area.

Mr. Chairman, it has been a number of years since the people of my Band have been able to live off the Serpent River.

Since the Elliot Lake uranium mines opened, our traditional lifestyle has steadily deteriorated. We hold the uranium operations responsible for contributing to that deterioration.

We have no choice but to blame the uranium mines for wrecking the river system my people have enjoyed since time immemorial.

Indian people were guaranteed unmolested hunting and fishing rights in our treaties. The uranium companies have violated these rights.

In the years prior to the time when the mine tailings destroyed the Serpent River, the people on my reserve supplemented their diets with fish from the Serpent River. Some people lived totally off the land. That is impossible now.

We have been advised by health officials to eat no fish from the contaminated river. These facts have all been documented in an

Indian Affairs department nutritional survey.

The companies have profited at the expense of our lifestyle. They have made profits at the expense of our fishing. They have ruined the river as our water supply source, and they have undermined our recreational enjoyment of the waterways.

Since the Indian culture is based on living in harmony with the environment. The uranium companies have conducted business at their expense as well.

We do not think we are being unreasonable when we ask that the companies bear the total cost of their business endeavors. We think this inquiry presents the companies with a golden opportunity to shoulder at least some of the costs they've failed to take into account.

For example, the Board could recommend expansion permits to the companies not be granted until the companies provide the three families who still use the Serpent River with an uncontaminated water supply.

Secondly, the Board could recommend the companies clean up the remains loose sulphur and iron pyrite of the old acid plant which was built to service the Elliot Lake mines and which continues to pollute our bay.

Children who swim in that area have developed rashes and we feel it is only just the companies clean up the mess. It is also only just that

the companies compensate the people who once supplemented their diet with fish from the Serpent River.

If the Board sees the justice in this claim and makes such a recommendation we would negotiate with the companies and allow them to take into account the true and total costs of their business activities.

Finally, Mr. Chairman, we would urge you to recommend that the companies take every possible step to reclaim the river system and restore it to its natural state.

We are not experts in the technology required to instigate a rec-

lamation process. Therefore we cannot make specific suggestions as to how this restoration should be made. If the technology is not available then the companies should be required to set aside funds for research and development into developing the necessary technology.

In closing, Mr. Chairman, may I emphasize we feel it is tremendously unfair that certain costs of the uranium mining industry have been imposed on the Serpent River Indian Band.

We urge you therefore to recommend the companies be required to shoulder their total costs of doing business, both past and present.

Trapper's Association Shares Common Goal

by W. Whitecloud

The Manitoba Trappers' Association serves a varied constituency.

Forty percent of its members are Metis, 33 percent are treaty Indians and the rest are white.

Most are men — but a few are women.

But while the membership of the association is fragmented by racial origin, status, and even sex, its members are united around a common goal; development of the fur trapping industry in Manitoba and a better deal for the trappers.

"Race, creed or color we don't care who they are," said George Simpson, President of the Manitoba Trappers' Association, in a recent interview.

Simpson was talking about the association and its relationship to

the \$10 million, five-year Manitoba Wild Fur Program. The program is for development. It was set up by the provincial and federal governments to help the trappers utilize their trappings more effectively.

The two governments had felt some type of program was needed to help the fur industry in Manitoba which, according to Simpson, had been under-developed. The program was devised to remedy this by increasing the number of fur animals caught, thereby increasing the income of the trappers.

The whole program was discussed, bandied back and forth between the two governments until the trappers formed an incorporated association in 1972. They then had lobbying power and the three were able to sit down for more discussions. (continued on page 9)

Maintien par les Tribunaux Du Principe du Conseil Élu

Les partisans de la confédération des Six Nations ont affirmé qu'ils continueront, en dépit d'un jugement rendu contre eux par la Cour suprême du Canada, de lutter pour obtenir que les chefs héréditaires soient les seuls dirigeants.

Ce récent appel est le résultat des mesures prises contre le conseil élu, auquel on a interdit l'accès à la salle du conseil pendant la période allant du 25 juin au 16 juillet 1970. Le conseil élu avait alors demandé une injonction de la Cour d'appel de l'Ontario pour mettre fin à cette obstruction.

L'injonction fut refusée, la Cour suprême ayant jugé que le Conseil des chefs héréditaires était de droit le dirigeant des Six Nations. Ce jugement fut, à son tour, renversé par la Cour d'appel de l'Ontario en 1974.

M. le juge Martland a écrit, au nom de la Cour suprême, que la principale allégation des appelants (chefs héréditaires) était que les décrets du conseil prévoyant l'élection du Conseil de la bande des Six Nations conformément à la *Loi sur*

les Indiens n'est pas valide.

Voici ce que dit, en substance, le décret du conseil: le Gouverneur général en conseil, sur la recommandation du ministre de la Citoyenneté et de l'Immigration et en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés dans l'article 73 de la *Loi sur les Indiens*, déclare que a) après le 15^e jour de novembre 1951, le Conseil et le chef de la bande indienne des Six Nations seront choisis par un vote, conformément à la *Loi sur les Indiens*, b) le chef et les conseillers de cette bande indienne seront élus à la majorité des voix et c) la réserve de la bande indienne des Six Nations, aux fins des élections, sera divisée en six circonscriptions électorales, chacune devant élire deux conseillers pour la représenter.

Les chefs héréditaires affirment que le Gouverneur en conseil n'avait pas qualité pour rendre le décret C.P. (Conseil privé) 6015 délivré le 12 novembre 1951, puisque les Indiens des Six Nations ne constituaient pas une «bande» selon la définition de cette expression à l'alinéa 2 (1) a) de la *Loi sur les Indiens*, et

que le mot «réserve» désigne, selon l'alinéa 2 (1) n) de la *Loi*, «une parcelle de terrain dont le titre juridique est attribué à Sa Majesté et qu'Elle a mise de côté à l'usage et au profit d'une bande».

Le principal litige en cause devant la Cour d'appel portait sur l'alinéa (1), les chefs héréditaires soutenant que le titre légal aux terres occupées par les Six Nations n'appartient pas à la Couronne, puisque le brevet accordant les terres de la Grande Rivière aux Six Nations, déposé par le Gouverneur Simcoe, au nom de George III, le 14 janvier 1793, donnait le titre à ces terres à tous les membres de la bande des Six Nations, en droit simple.

M. le juge Martland a déclaré que, sans vouloir semer le doute sur la conclusion de la Cour d'appel, il ne croyait pas nécessaire, pour le moment, de rendre une décision définitive sur la question du titre de ces terres puisque, à son avis, on peut invoquer, à l'appui du décret C.P. 6015, le sous-alinéa 2 (1) b) (11), lequel stipule que le mot «bande» désigne un groupe d'Indiens «à l'usage et au profit communs desquels, Sa Majesté détient des sommes d'argent».

Les témoignages présentés au cours de la première audience ont révélé qu'Ottawa détenait en fiducie des sommes d'argent pour les In-

diens des Six Nations. Les conclusions de la défense des chefs élus contenaient le paragraphe suivant:

En vertu de la vente de certaines parcelles de terres appartenant aux Indiens des Six Nations au gouvernement britannique et en vertu de la vente de certains droits sur les minéraux, le pétrole, le gaz et le bois de réserves indiennes, un fonds de fiducie a été établi au profit des Indiens des Six Nations avec les recettes des ventes susmentionnées, le gouvernement fédéral du Canada étant le fiduciaire. Jusqu'à présent, les Indiens des Six Nations n'ont jamais reçu d'état de compte du gouvernement fédéral du Canada sur l'utilisation de ces fonds de fiducie.

Pour conclure, M. le juge Martland a déclaré: «à titre de conseil élu de la bande des Six Nations, les intimés avaient le droit d'utiliser la salle du conseil, propriété de la bande, aux fins du conseil. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'établir un statut administratif, en vertu de l'article 81(h) de la *Loi* pour confirmer ce droit. A toute fin pratique, les appelants (chefs héréditaires) n'étaient pas en droit d'empêcher le conseil élu d'utiliser la salle du conseil. Les autres points soulevés par les appelants devant ce tribunal ont fait l'objet d'un jugement de la Cour d'appel, auquel je me rallie».

Seminar (suite de la page 7)

dites de la mousse et du brouillard d'eau.

Le mercredi, Pat Cain et son assistant compétent, de la société *Wajax Industries Limited* de Winnipeg, ont montré les divers types de lances, boyaux, pompes, etc., utilisés dans l'extinction des incendies. Des diapositives illustrant le mécanisme inventé par un adepte de la course automobile «les dents de la vie» ont été présentées. Cette pièce d'équipement à usages multiples, utilisée par de nombreux services d'incendie et de police, peut découper le toit d'une automobile en moins de cinq minutes, permettant ainsi aux sauveteurs d'extirper les victimes d'un accident d'automobile à temps pour leur sauver la vie. Deux pompes de type différent ont également été mises à l'essai et les stagiaires les ont fait fonctionner sous l'œil attentif de Tom Rutter et des deux représentants de *Wajax Industries*.

Le jeudi, M. Rutter a expliqué le fonctionnement de divers types de systèmes d'alarme d'incendie. Le système d'alarme de la résidence scolaire a été mis en branle et les stagiaires ont reçu des instructions pour l'arrêter. On leur a également appris la façon correcte de transporter une échelle sur les lieux d'un incendie, de la monter et d'y grimper.

Les opérations d'extérieur ont été effectuées dans la réserve. Manitou à environ vingt-quatre milles à l'ouest de Fort Frances. Une vieille maison désaffectée de la réserve a été mise en feu et les camions-pompes des réserves de Manitou et de Couchiching ont été utilisés par les stagiaires. Suivant les instructions de M. Rutter, les flammes ont été éteintes, puis rallumées plusieurs fois de suite. Les garçons ont beaucoup appris de cet exercice sur les dangers éventuels inhérents à la

lutte contre un incendie de ce genre.

Le dernier jour, les stagiaires ont passé en revue les événements de la semaine. Après coup, on leur a donné des diplômes attestant qu'ils ont reçu une formation relative aux méthodes de lutte contre l'incendie et qu'ils pouvaient retourner dans leurs réserves avec le titre de sapeurs-pompiers formés.

Conscients du fait que l'incendie est une importante cause de mortalité dans les réserves indiennes, un bon nombre de chefs et de conseillers de diverses réserves indiennes au Canada font maintenant de la prévention et de la suppression des incendies leur première priorité dans le budget de dépenses de leur réserve. Des séminaires sur la prévention des incendies du genre de celui qui a eu lieu à Fort Frances sont organisés dans le même but.

Petits (suite de la page 6)

Mais la lutte n'était pas terminée pour la *Sioux Valley Handicrafts*. A la fin du mois de mai, l'entreprise arrêta de nouveau sa production et Weitman partit à la recherche de nouveaux débouchés en Alberta.

M^{me} Johnson dit qu'on espère obtenir un prêt renouvelable de la part du ministère des Affaires indiennes, ce qui permettrait à la maison de rester ouverte en permanence plutôt que par intermittence.

Selon une étude de Statistique Canada sur le taux d'échecs des petits commerces, les temps sont durs pour les nouvelles entreprises.

Demandez aux dirigeants de la *Sioux Valley Handicrafts*: il y a longtemps qu'ils le savent.



Vacance Kuie Kuie pour toute la famille à Pointe Bleue

Par M. Dumont

Vacances Kuie Kuie est un projet d'accueil touristique pour adultes et enfants mis sur pied par les Montagnais de Pointe-Bleue. En collaboration avec l'organisme "Vacances-Familles" de la province de Québec, un service d'hébergement a été réalisé à la Résidence indienne de la réserve, institution inoccupée depuis la fin de l'année scolaire. Cette année, du 10 juillet au 15 août, seuls les membres de "Vacances Familles" peuvent séjourner à la résidence. On peut y loger aisément une soixantaine de personnes par semaine.

Cette initiative de vacances a reçu des subventions de divers organismes: Jeunesse-Canada au travail, \$11000; Programme de recrutement et de perfectionnement des jeunes Indiens et Esquimaux, \$4500; Programme d'emploi d'étudiants d'école secondaire, \$8795; et Programme du Corps des Travailleurs d'été, \$12000.

Ainsi, quelques adultes qui travaillent déjà à la résidence pendant l'année scolaire et 34 étudiants de Pointe-Bleue jouissent d'un emploi grâce à ce programme.

Mlle Johanne Robertson dirige et oriente les activités des employés avec la collaboration précieuse de Doris Paul, responsable du domaine culturel, de Madeleine Ducharme, responsable de la récréation et de Johanne Guilbert, responsable de l'administration et de l'hébergement.

Pour ce qui est du domaine culturel, on a mis l'accent sur l'artisanat et les coutumes indiennes. Chaque semaine, quatre matinées sont consacrées aux saisons: l'automne: fabrication de vêtements et travail du cuir, l'hiver: piégeage, fourrure et raquette, le printemps: travail de l'écorce de bouleau, et l'été: perlage et broderie. Les moniteurs donnent des leçons sur chacun

des thèmes et apprennent aux vacanciers à confectionner certains objets artisanaux tout en leur faisant apprécier cet art qui requiert une bonne dose de patience. Le vendredi, c'est la journée indienne qu'on consacre au chant, à la danse et qu'on couronne d'un délicieux repas indien. M. et Mme Jean-Baptiste Bégin, originaires de la réserve, préparent le "Macousham", qu'ils connaissent si bien et qui se compose d'une soupe de poisson, de pâtés de viandes sauvages et d'un dessert aux bleuts. Lorsque le temps le permet, les festivités se tiennent à l'extérieur, pour se terminer par un agréable feu de camp.

Du côté récréatif, plusieurs sports sont offerts aux gens de tout âge: tir-à-l'arc, ballon-volant, ballon-panier et tennis. Les enfants des vacanciers peuvent se joindre aux enfants de Pointe-Bleue pour pratiquer des sports d'équipes ou autres jeux de groupe. Grâce à la municipalité de Roberval et à l'école de voile de Pointe-Bleue, des moniteurs expérimentés donnent des cours de voile, de kayak, de canot et de natation au merveilleux lac Piekouagami (Lac St-Jean).

L'hébergement est aussi une partie importante du projet. Vacances-Familles s'occupe des réservations et les responsables de la résidence voient au confort des visiteurs. Le coût du séjour, incluant coucher, nourriture et activités, est modique. Pour les adultes de 16 ans et plus, \$11 par jour, pour les jeunes de 7 à 16 ans, \$9 par jour et pour les enfants de 2 à 7 ans, \$7 par jour.

"Cette expérience permet un contact enrichissant avec les gens", déclare Mlle Robertson, directrice de Vacances Kuie Kuie. "Nous enseignons aux visiteurs les traditions indiennes et leur faisons mieux comprendre notre façon de vivre d'aujourd'hui."

Association



Trapper on a wild, northern river

(continued from page 8)

The program was ready for implementation in the spring of 1975.

Funding was provided by the provincial and federal governments on a 50-50 basis. The federal government through Indian Affairs was involved because of the number of Indian people involved in trapping and, therefore, to be served by the program.

There are 7 to 8,000 trappers in Manitoba, including the Indians. In a year they can obtain from a low of \$1.6 million total to a high of \$10 million. Program administrator Bob Carmichael feels this can go up to an average of ten million per year.

The program hopes to achieve this stability by making trapline improvement grants, and providing operating loans which the trappers would otherwise not be able to obtain from any bank.

The question of conservation naturally comes up in any discussion of trapping. Simpson says in some areas of Manitoba fur animals are plentiful and are not in danger of becoming extinct. Simpson said trapping is needed in some areas to prevent over population of the fur animals.

Conservation is the responsibility of the trapper. Trapping is his livelihood, and he should be concerned with conservation in his area. The trapper is also under the supervision of a Manitoba conservation officer, who keeps a close watch on the area and knows when overtrapping is occurring. This conclusion can be

reached if in one year there is an abundance of fur animals caught and the next year the catch is markedly lower. If this happens the trapper automatically loses his trapline. It is handed over to another trapper. The local fur council makes these decisions.

These fur councils, made up of local people exist in every region of Manitoba. There are 58 councils, each responsible for its own area. These councils in turn take their problems to the Trappers' Association.

One problem the association faces is the humane trapping controversy.

Simpson said a vital part of the northern community's economy would be destroyed if legislation came in prohibiting trapping. He feels a livelihood should be protected against such legislation.

One of the associations primary concerns is marketing. The association hopes to set up a fur auction which will be fairer to the trappers. Currently the trapper usually gets about 60%, or sometimes as low as 40%, of the price for which furs are sold.

The Manitoba Wild Fur Program, despite some continuing problems, is one of the successful ones in Canada with a fair representation of Indian people, says Simpson. He felt the program is fulfilling most of its objectives. With the trappers getting more money for their furs.

He sees the program as an investment — not a subsidy or hand out.

An Open Letter: Rickard

Dear Sirs:

On the seventh and eleventh of this July respectively, our Declaration was presented to the Ontario Premier, The Honourable Mr. William Davis, and to The Right Honourable Mr. Allan MacEachen, President of the Privy Council.

In our Declaration, the meaning of the word "independence" has a very specific concept. This concept is based on the idea of Local Self-Government. Similar concepts of autonomy are seen in the powers of the Canadian Municipal, and Provincial Governments. This right to provincial autonomy is a guaranteed privilege of the society at large. A privilege established by the British North America Act. The Nishnawbe-Aski seeks a similar form of self-determination, through establishment of enabling legislation.

We are making *no* threats suggesting the formation of a separate state. Our form of "independence" is autonomy within the existing Canadian State. However, it must be clearly recognized that the character of this Self-Government will be molded from the spiritual, and cultural background of the Nishnawbe-Aski. The formation of this character cannot escape our People's unique relationship with the Nature, and the Land of this continent.

Our return to self-control is philosophical, and psychological, it is not by any means a desire to re-create the total physical life-style of a hundred years ago.

The initial negotiations for the basic structural changes necessary, to implement our Declaration, have already begun through the highest levels of the provincial, and federal governments. The diagrams within our document cannot begin to represent the time, and human effort gone into the planning of the short, and long term structural goals. We want to be very careful to ensure, that the method of implementation

of these goals will remain negotiable.

We hope that the Canadian public, and in particular the younger generation will come to understand our position. Perhaps through your understanding we can, in turn, reach a greater portion of the public with our message. We, the Nishnawbe-Aski know we have a valuable contribution to make, not only to our own children, but to all Canadian children as well. Our peaceful efforts to re-establish our autonomy, and our belief in the sovereign dignity of the individual, are much like the very basic principles of your Western Democracy. Our oneness with Nature has made us all too well aware of the ultimate disaster. A disaster that could come upon us all, if the balance of the environment continues to be violated. We want to ensure that any economic growth will be complemented by careful environmental control.

The Grand Council Treaty Number Nine represents the Nishnawbe-Aski. There are over 20,000 men, women and children, as defined by the Indian Act, scattered over some forty communities in Northern Ontario. Residing in these communities are many people of Native Ancestry, that are not recognized by the Government.

Letters of this nature are being forwarded to all members of the Federal and Ontario Provincial Parliaments, to Business, Education, and Church Organizations. The Queen, and the Prime Minister of Britain will also be informed of our position. This is all part of a planned on-going Public Relations Programme.

Our Treaty Number Nine office will welcome any questions you wish to ask, or any comments you might wish to make.

Signed
A. Rickard, Chief.

Supreme Court Upholds Elected Council System

Supporters of the Six Nations Confederacy say that they will, despite a Supreme Court of Canada ruling against them, continue to fight for rule by hereditary chiefs.

This latest appeal was the result of the elected council being locked out of the Council House during the period between June 25, 1970 and July 16, 1970. At that time, the elected council applied to the Ontario Supreme Court for an injunction to end this obstruction.

The injunction was refused, with the Supreme Court ruling that the Council of Hereditary Chiefs was the rightful controller of the Six Nations. This ruling was in turn reversed by the Ontario Court of Appeal in 1974.

Mr. Justice Martland, writing for the Supreme Court, said the appellants' [hereditary chiefs] essen-

tial submission was that the orders in council which had provided for the selection of the Council of the Six Nations Indian Band by elections in accordance with *The Indian Act* were invalid.

This order in council being that; the Governor General in Council, on the recommendation of the Minister of Citizenship and Immigration and pursuant to the powers conferred by section 73 of the Indian Act, declare that (a) after the 15th day of November, 1951, the Council and Chief of the Six Nations Indian Band, shall be selected by elections in accordance with *The Indian Act*, (b) The Chief and the Councillors of the said Indian Band shall be elected by a majority of the votes of the electors, and (c) the Reserve of the said Six Nations Indian Band

(continued on page 10)

Elected

(continued from page 9)

shall, for voting purposes, be divided into six electoral sections with two councillors to be elected to represent each section.

The hereditary chiefs contend that the Governor in Council lacked authority to enact P.C. (Privy Council) 6015 made on November 12, 1951, because the Six Nations Indians did not constitute a "band" within the definition of that word in section 2 (1) (a) of *The Indian Act*, and that the word "reserve" is defined in section 2 (1) (O) of the Act as meaning "a tract of land, the legal title to which is vested in His Majesty, that has been set apart by His Majesty for the use and benefit of the band."

The main issue at trial and on the argument before the Court of Appeal was in respect of paragraph (1), the contention of the hereditary chiefs being that legal title to the lands occupied by the Six Nations was not vested in the Crown, because the patent of the Grand River lands to the Six Nations executed by Governor Simcoe, in the name of George III on January 14, 1793, was effective to pass title to the lands to all members of the Six Nations Band in fee simple.

Mr. Justice Martland said that without wishing to cast any doubt on the conclusion reached by the Court of Appeal, he did not think it necessary, in the present case, to make a final decision on the matter of title to the lands because in his opinion, the validity of P.C. 6015 can be founded on paragraph (11) of section 2 (1) (a) which provides that a "band" means a body of Indians "for whose use and benefit in common, moneys are held by His Majesty."

Evidence presented at the original trial indicated that Ottawa does hold money in trust for the Six Nations Indians. The statement of defence of the elected chiefs contained the following paragraph:

By virtue of the sale of certain lands belonging to the Six Nations Indians to the British Government and by virtue of the sale of certain mineral, oil, gas and timber rights on Indian Reserves, a trust fund was set up for the benefit of the Six Nations Indians of the proceeds of the above-mentioned sales, with the Federal Government of Canada acting as Trustee. To date the Six Nations Indians have never received an accounting by the Federal Government of Canada with respect to the use of these trust funds.

In conclusion, Justice Martland said that "as the elected council of the Six Nations Band, the respondents were properly entitled to use of the Council House, the property of the Band for council purposes. I do not think it was necessary to enact a by-law under section 80 (h) of the Act to assert that use. In any event, the appellants (Hereditary Chiefs) were not lawfully entitled to prevent the use of the Council House by the elected council. The other points raised in argument by the appellants before this Court were disposed of by the Court of Appeal and I agree with their disposition."

Summer Employment Programs Managed by Indian People

Young Indian people were being taught how to hunt, trap, fish, farm and camp this past summer.

These skills, which the general public takes for granted that young Indian people know, were being taught across Canada with funds made available through the Indian and Northern Affairs Department summer employment program.

The \$5 million program provided 6,300 jobs for Indian students within the department, on the reserves and in Arctic communities. Indian youth between the ages of 15 to 24 were eligible for the program which had a definite emphasis on hiring students.

The Indian and Eskimo Affairs employment program was aimed at reducing the high unemployment rate among status Indian and Inuit young people, at stimulating the economy on Indian reserves, in Inuit communities, and providing skills which will help ensure the future employability of these young people.

Native People in Civil Service to Increase

by Gilbert Oskaboose

The federal government has announced plans for a new program designed to increase the participation of Canadians of native ancestry in the federal Public Service.

The program was initiated by native public servants.

The Honourable Robert Andras, President of the Treasury Board, said the federal government, in co-operation with Indian, Metis and Non-Status, and Inuit representatives, will develop a "personnel management policy" to bring more native people into the Public Service.

"The adoption of special measures to increase such participation in the federal Public Service is fully consistent with the government's long standing policy, as an employer, of providing equal employment opportunities to all Canadians," said Andras.

Andras stressed any action to increase native employment in the Public Service must be undertaken "within existing resources."

There are about 300,000 Status Indians, 18,000 Inuit and 750,000 Metis and Non-Status Indians in Canada — approximately four per cent of the total population.

But of the 300,000 employees of the federal Public Service only 2,500 — less than one per cent — are people of native ancestry. Of that total 300 are at the "so-called officer level" — in positions of authority.

Primary responsibility for developing the action plan is shared by the Treasury Board and the Public Service Commission. They will be assisted by federal departments and agencies — in co-operation with various associations and unions.

At a news conference following the announcement John Edwards, a Public Service Commissioner, outlined the direction his department would take in carrying out the program.

Ted Montour, Acting Youth Employment Co-ordinator for the department said, "at present, the employment program is designed to create temporary employment and up to this point, only in the summer. I hope we can change it to a year round focus instead of just summer. Summer is the most critical time for Indian employment."

From Abegweit, P.E.I., to Yellowknife, N.W.T., the eight week programs across Canada included activities in community health work, airport radio operators, assisting juvenile offenders, carpentry, day care, restoring historical sites, learning to hunt, trap and fish, landscaping, surveying, Senior citizens housing construction, playground and camp construction, and running a local newspaper.

The Indian and Inuit communities where the local programs operated, received facilities and services which will be of lasting and ongoing benefit. The young people involved were provided with employment oppor-

"The first step," said Edwards, "will be the setting up of a meeting — within two to four weeks — to form an on-going committee made up from the Public Service Commission, the Treasury Board, the Native associations and probably four key departments who have major programs aimed at native communities."

The four key departments are: Health and Welfare, Indian Affairs, Manpower and Immigration and the Canadian Penitentiary Services.

He said it will be an "on-going body to establish specific action plans as to what things need to be done and when."

No specific time period for the program has been set.

"The program itself," said Edwards, "is a program that will continue until it fades away quite appropriately."

Edwards explained why any increase in native participation must be undertaken "within existing resources." He said Canada was currently in a period of austerity and the government has "made a commitment to the Canadian people to limit growth of the Public Service to essentially zero to one per cent."

Natives will be recruited to fill vacancies created through "normal attrition or by redesign of existing jobs."

Edwards said some areas of the private sector "are further ahead than we are" but added "we won't be raiding native associations for talent."

According to last year's annual report of the Public Service Commission, attrition — people leaving through retirement or resignation — accounted for 32,000 people or about 11 per cent of the total Public Service work force.

"At the moment, even with austerity, we're recruiting 30,000 people a year into Public Service, so there's considerable flexibility there," said Edwards.

tunities with the department or with provincial and national Indian and Inuit Associations in their own communities.

Montour said there "were in excess of 600 projects" and that there was a basic formula to determine how many programs there would be in each region.

"To a certain extent there was a formula. The basic formula was based on student and youth population in an area. We also took into account, economic conditions in an area. For Example, the Maritimes and Quebec got more than they might have otherwise got with this formula because of their (Indians) serious economic condition."

Montour said that he felt the program was likely to be continued in future years because, "I don't think federal youth employment monies are in any jeopardy, so that our program is likely to be ongoing. What is questionable is what monies are available."

Montour said he would like people to get away from the notion that this money is only there to make work. "We are trying to encourage Indian communities to look at their youth as a valuable employment source. The long term goal of this summer program is permanent development, improvement and maintenance of local Indian communities."

"This is not a program of tokenism," said Edwards, "If we are going to recruit people from native communities in Canada they are going to be recruited into real jobs."

"We are not going to have a situation of departments creating special jobs in order to have nice statistics," he said.

Edwards said "there will be no jobs formally identified for native people as much as a rethinking of what kinds of knowledge are required for certain jobs."

He said there is no intent in this policy "to discriminate in favor of a native person over someone else who has the necessary knowledge of native communities."

Edwards also noted that aspects of the new program were "firsts."

"One of the more dramatic changes is that this is the first time, that I know of, that we have established formal machinery with any group outside the Public Service for the establishment of policy and for action plans."

The other first is that the discussion paper on which the program is to be based was initiated and prepared by native officers from the Office of Native Employment within the Public Service Commission.

It represents the first occasion in which native public servants have been largely responsible for the planning and initiation of a policy affecting native peoples generally.

How committed is John Edwards to seeing this program is successful? How and when will its success be measured?

Edwards says there will be an annual accounting to native associations.

He also said if more native people are still not getting in key government positions once this program is operating then "a number of people around the government, including myself, should probably be fired."

"Results are the real test," he said.

Declaration States Fact

It was fully expected by the Cree and Ojibway people of Northern Ontario that there would be reactionary response to our Declaration of Identity. We were aware that there would be negative response due to the fact that there would be varying interpretations of what we said. We wish to make it clear exactly what we have stated in our Declaration.

At no time, have we felt that we were staking a claim to this vast area of Ontario that was, is, and always will be, one with the people. We stated a basic fact of our Cree and Ojibway belief regarding real estate and land ownership. It must be understood by all people that the concept of land ownership as practised by the larger Canadian society or the Euro-Canadian, is completely different from that of the North American Native peoples. To map out surveyed areas of land into concessions and lots, and drive into the ground, iron bars or erect cement monuments and fence them in as private property, is a concept that is foreign to the North American Aborigine.

The absurd and hollow claim, as stated by a Northern Ontario Newspaper (Thunder Bay, July 19, 1977), is a gross misrepresentation of what the Cree and Ojibway people have declared. *This respected newspaper, and other news media should make every effort to dispense the facts based on diligent research, as opposed to present practices of the dramatizing of news items.* It is said that what we are really stating when we talk of "custody of the land" is really talking of "ownership of the land". Our traditional belief is that the land is not owned by mortal man. This coincides with the Euro-Canadian Christian approach, written by the Psalmist, David, that "the earth is the Lord's and the fullness thereof", "the world and they that dwell therein".

We state in our Declaration that we shall be recognized as sovereign in our own right. If there are problem areas affecting our people, then the solutions to such problems must be found within our own abilities to plan, implement, and regulate our destiny. In considering the things we

have declared in the right to self-determination, we have taken a close look at the history of our people from the advent of European culture. Unlike other Canadian people, the status Indian people, (the Cree and Ojibway of Northern Ontario) do not enjoy the right to local self-government. Where other Canadian people have the right to a government that is responsible to the people, (Lincoln's famous words come to mind; "government of the people, by the people, and for the people"), the Indian community is governed by a bureaucratic system that is run by high-priced Civil Servants who are answerable to the Governor-in-Council or Parliament. We had no input in the Canadian democracy until 1957, when we were "allowed" the franchise of the vote. The total authority to make decisions and plan out policies at the Indian community level is vested, by The Indian Act, in the Minister of Indian Affairs. We legitimately, and realistically declare that the right to make laws which govern our people must be returned to the people. This is not subversive activity, neither is it separatism. *It is a Declaration of Aboriginal Rights.*

When anyone considers education, one must agree that the term "education" itself means the reinforcing of basic skills that are inherent in every human, from the time of his birth. All capabilities to meet life's conditions is in every child, and as the child grows, the capabilities grow. These develop through experience and through teaching from those who have experienced. The Indian child was always educated: that is taught, trained and guided at his home level. The male Indian child was taught the lessons of the hunt and trapping by his Father, and the Indian girl was taught by the Mother and Grandmother on the needs required in the home and domestic front. We have been, since the government took such a dominant role in our life-style, educated to a culture that has little relevance to our Native life-style. *We say in our Declaration that it is our inalienable right to cultural and social independence. We say that we shall and must control our education. We are prepared to recognize that in our control of our educational processes, we must be prepared to live in harmony with other cultures that may be different from our own.*

We are not asking to be different. *We are different.* We had an Order-of-Government in North America when the stranger from Europe came. The discoveries of archeologists prove that there was a development in America that goes back for centuries. We met the European, welcomed him to this land, and shared with him the natural resources given to us by the Great Spirit. We state in our Declaration of Nationhood, that we are prepared to continue the sharing of these resources, but only within complementing environmental controls.

The Cree and Ojibway peoples' sovereignty was established before the coming of the European culture. As such, this right given to us by the Great Spirit is non-negotiable. The Declaration we have made is one of identity and aboriginal rights.

A. Rickard, Chief,
Grand Council Treaty No. 9.

The Lady in Research

by K. Isaac

A Haverhill Massachusetts mother whose 18-year-old son is about to enter university would like to prove 50% Indian blood and therefore be entitled to a subsidized education by the U.S. government.

A Winnipeg Indian thinks he has reached the eligible age for government pension. But he isn't sure of his birth date.

An Indian band in Ontario wants to know the family tree of its hereditary chief.

These requests are typical. And in each case the party got the answer.

The lady with the information is Viola Summers, for 22 years a public servant and who, for the last seven years, has held down an unusual job.

She's head of the Genealogical and Archival Research Unit of the Special and Administrative Services Division of the Finance and Administration Branch, Indian and Eskimo Affairs Program of the Department of Indian and Northern Affairs.

The genealogical work of the unit involves the tracing of the family history and background of an individual through government documents and records.

These documents determine the family tree, age, marital status and proof of Indian ancestry of an individual. They also determine the next of kin in cases of intestate — a person dying without leaving a will.

The unit relies mainly on the Treaty Paylist and Interest Distribution Paylist for information.

People receiving annual payments, a result of signing a treaty releasing land, are placed on the treaty paylist. Children born into a treaty band are automatically placed on the list. The average payment is \$5.00 per person per year.

The oldest treaty in the collection is the Robinson-Huron Treaty which was signed in 1850 by the Ontario Indians along the Great Lakes.

Both treaty and non-treaty Indians make up the Interest Distribution Paylist. These are people who have released their lands or the resources on these lands to government. The monies from these sales are put into the band funds and may be re-invested. The interest from these co-operative investments is shared among the people of the band, and varies depending on the amount of money involved.

The Unit also makes use of the Registered Indian Records which

was compiled in 1947 to 1951 by departmental officials working in the regions at the time. The registry lists the head of families, their spouses and children according to age and sex.

Archival research is mainly historical. Records in the collection recount the general history and origin of bands, their chief and counsellors, the acreage of individual reserves, when and how bands entered treaties.

Information is gathered from a number of sources such as Treasury Board Minutes, Orders-in-Council, departmental land surveys, Indian Act regulations and statutes, and departmental annual reports. These documents date as far back as 1864.

The departmental Land Claims Office also takes advantage of the information contained within the research unit.

The unit also deals with researchers and post-graduate students working on theses or dissertations on Indian people.

"People find it easy to work here, as most of the information is micro-filmed", comments Summers.

Requests are received from local band councils, federal and provincial departments responsible for administering social benefits, Indian organizations, and individuals in Canada and the U.S.

In the majority of individual requests the district supervisors of the department or social benefits agencies write on behalf of the interested person.

The unit handles a heavy load of approximately 400 requests per year. Sometimes a backlog of requests builds up because of the involved research and as there are only two people in the unit.

Summers finds her job "interesting". "The day flies by", she says. The answers for the people referred to earlier? The Massachusetts youth had Indian blood and was entitled to a subsidized education.

The Winnipeg man was born between 1911 and 1912. He's now collecting a pension.

The Ontario Indian band now has complete records of the ancestry of their chief.

Genealogical Archival Research Unit of the Special and Administrative Services Division of the Finance and Administration Branch, Indian and Eskimo Affairs Program of the Department of Indian and Northern Affairs.

Sounds too ponderous and stuffy to be interesting?

But it isn't. It's all about people.

INDIAN NEWS

The Indian News is published with the assistance of the Department of Indian and Northern Affairs for free distribution to Indian and others interested in Indian activities.

This monthly publication, edited by Indians, is devoted to news of, for and about Indians and Indian communities. Articles may be reproduced but credit would be appreciated. Opinions contained in these pages are not necessarily those of the Department. Free expression of viewpoint is invited.

Howard Bernard — Editor

400 Laurier Ave. West
Room 351
Ottawa, K1A 0H4, 995-6386

The Canada Safety Council points out a sobering fact. Almost 50% of accidental deaths to children occur in a traffic environment and the majority of the deaths are when they are passengers in an automobile. Be sure your children use safety belts. Excellent safety car seats are available for younger and smaller children. Consult your automobile manufacturer's manual and the car seat manufacturer's recommendations, for proper use or installation.

More Canadian children die as a result of accidents than from all other causes combined. Approximately 1,800 children are killed accidentally each year. Canada can ill afford this loss. Children are our most precious resource. The Canada Safety Council urges you to protect our future by protecting our children.

Fire Seminar held in Fort Frances

by Riley Jourdain
Couchiching Reserve

Some 50 young men from various Indian reserves in Northwestern Ontario attended a seminar on fire prevention and suppression held at the Indian Students' Residence in Fort Frances this summer.

On hand for the course were men from Gull Bay, Lake Helen, Rocky Bay and McDiarmid in the Lakehead District. There were men from Whitefish Bay, Northwest Angle 37, Shoal Lake Reserves 39 and 40, Wabigoon, Eagle Lake, White Dog and Grassy Narrows in the Kenora District. Fort Frances District Reserves represented were Big Grassy, Northwest Bay, Sabaskong, Seine River, Red Gut Bay, Manitou and Couchiching.

Later on when Mr. Kelly became Director General of the Ontario Region, he remembered the need for fire protection/prevention education of his native people and pressed for the proposal's acceptance. It took two years to make the seminar come true in May of '77, but perseverance finally paid off. It wasn't the large scale seminar that the fathers of the idea dreamed of for all of Ontario, but it was a thrill to know their idea had caught on in Northwestern Ontario.

Instructors for this year's seminar held at the Students' Residence were: George Swanson, Chief National Fire Prevention Officer for Canada, Department of Indian Affairs, Ottawa; Tom Rutter, Regional Fire Prevention and Safety Director, Indian Affairs, Toronto; Mr. Pat

On Wednesday, Pat Cain and his able assistant from Wajax Industries Limited, Winnipeg, showed the many types of nozzles, hoses, pumps, etc., used in quelling fires. Slides were shown on the "jaws of life" mechanism invented by a racing car enthusiast. This versatile piece of equipment, used by many fire and police departments, can cut the roof off a modern day car in under five minutes, thus enabling rescuers to extract a car crash victim from within in life saving time. Two types of pumps were also shown and operated by the trainees under the watchful eyes of Tom Rutter and the two representatives from Wajax Industries.

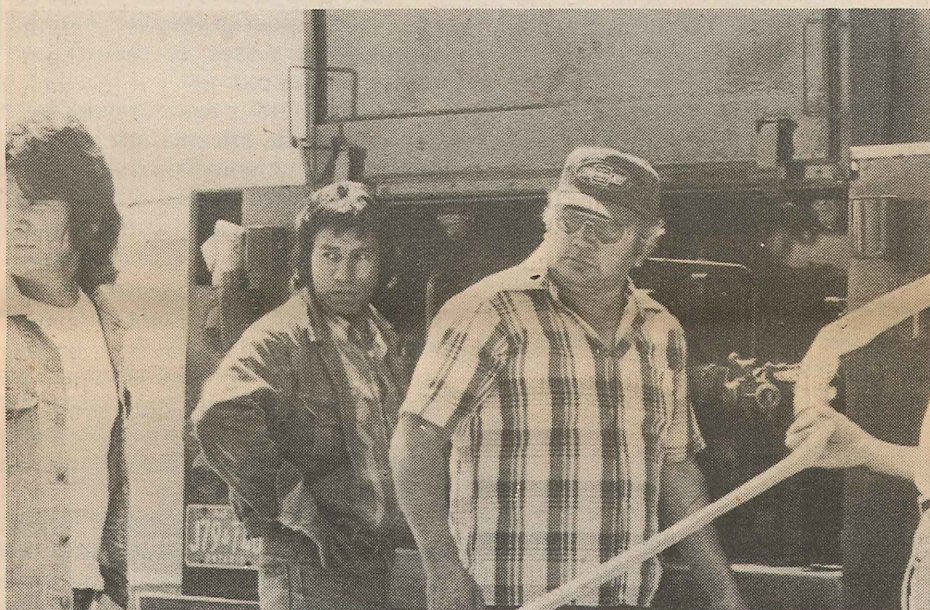
On Thursday's Agenda, Mr. Rutter explained various types of fire alarm systems. The fire alarm system for the Students' Residence was set off and the trainees were given instructions on de-activating it. The correct way to carry a ladder to a fire, the correct way to erect a ladder, the correct way to climb a ladder, were all part of the day's fare.

Field operations were conducted on the Manitou Reserve about twen-

ty-four miles west of Fort Frances. An old, unserviceable home on the Reserve was ignited and pumper trucks from the Manitou and Couchiching Reserves were brought into operation by the trainees. With instructions from Mr. Rutter, the blaze was extinguished and re-lit again and again. The boys gained a lot from this exercise as to the potential dangers and how to avoid them when fighting a house fire of this type.

On the last day, the trainees went over the week's events. After this, they were given diplomas stating that they were trained in fire fighting procedures and could return to their reserves as trained fire fighters.

With the realization that fire is a major cause of deaths on Indian reserves, many of the Chiefs and their Councillors on the many Indian reserves in Canada, are now making fire prevention/suppression their number one priority where their reserves' spending is concerned. Fire prevention seminars of the type held at Fort Frances is in-keeping with this train of thought.



Glen Jourdain instructing trainees from Whitedog
photo by Nelson St. Amant

This seminar was the offspring of two similar courses held at the Couchiching Reserve, Fort Frances, in the late fall of 1974 and again in October of 1975.

In the '74 course, eight men from the Couchiching Volunteer Fire Department went through basic fire fighting duties with George Swanson, the Fire Prevention Officer for the Fire and Safety Office, Department of Indian Affairs, Ottawa.

In October, 1975, Mr. Swanson along with Glenn Jourdain, the Fire Prevention Officer in the Fort Frances District, put on the course providing additional fire fighting expertise to 16 members of the Couchiching Volunteer Fire Department.

Since these courses had been proven to be successful, Eugene McPherson, then Chief of the Couchiching Volunteer Fire Department, George Swanson and Glenn Jourdain envisioned a fire prevention seminar that would include all of the Reserves in Ontario. A proposal was drawn up and presented to the 23 Band Chiefs in the Treaty #3 area during a meeting held in the Red Dog Inn in Fort Frances in November of '75. Fred Kelly, then President of Grand Council Treaty #3, became quite enamoured with the idea of a fire prevention seminar of the type proposed.

Burnel, Regional Manager of the St. John's Ambulance Unit, Sault Ste. Marie. Mr. Burnel was assisted by Ed McLeod, Elmer Gerig and Walter Gray, who are with the Boise Cascades Paper Mill's First Aid Unit at Fort Frances.

The overall co-ordinator for the course was Tom Rutter, Department of Indian Affairs, Toronto Regional Office.

On the first day of the course, first-aid instruction was given by Pat Burnel and his assistants. After a hectic day of "tie that sling, secure that splint" each individual trainee in the class was given the chance to show his prowess at bandaging a cut finger, to demonstrating what he'd learned towards the latest method of resuscitation. After a full day of St. John's Ambulance training, each trainee was given a St. John's Ambulance pin.

On Tuesday, Safety Supply Limited of Thunder Bay, sent in two men who explained to the men the difference in A, B, C, and D type fires. As well, they explained and demonstrated the various techniques in suppressing the types of fire explained. Each man was given an A, B, and C type fire extinguisher and made to extinguish a gasoline/oil fire. They were also given instruction and demonstrations on the fog and foam methods of fire fighting.

Couchiching '76

by Robbin Frazer

Because the message is as timely today as it was a year ago, it is worthy of a flashback to the 1976 Couchiching Conference where Tom Hill, Education and Cultural Development Officer for the Department of Indian Affairs bitterly criticized the representation of Indian Culture in the Grande Finale programme of the Olympic Games in Montreal.

Nobody was better qualified to comment on that extravaganza. Hill was theme co-ordinator for the Indians of Canada pavilion at EXPO '67 and also for the Canadian Pavilion at EXPO '70.

He expressed his indignation from the platform of the Couchiching '76 Conference, as a keynote speaker in the session "THE ARTS IN CANADA".

"Indian art is art — not an anthropological curiosity" he said.

He pleaded with conference participants to "weigh Indian art on its creative merits and as part of the contemporary mainstream — not as some curiosity relevant only in terms of the past."

He pointed out the vast majority of Canadians harbor incredible stereotypes about Indian heritage and their present culture.

Hill attacked Canadian magazines and literature for reflecting the Hollywood stereotype of Indians.

"Thanks to them" he said "the Indian is thought of as a screaming, whooping savage, feather bonnet flying, ready to attack the next John Wayne wagon train.

"It was never more evident than at the recent closing ceremonies of the Olympics in Montreal, where the world saw, through the medium of television, masses of Indian wearing color-coded headdresses, stomp around monumental pastel painted teepees to a tune entitled "la danse Sauvage".

"There were a few real live Mohawk, Huron and Montagnais in that grand spectacle. The majority of the "tribes" were French-Canadian high school students."

Hill's speech, now published in the book THE ARTS IN CANADA: TODAY AND TOMORROW produced by the

Canadian Institute on Public Affairs (CIPA), has prompted much soul-searching by Canadians in general and a greater appreciation of Indian culture.

"Rarely do people know that there are different tribes of Indians, each of which lives in its own distinct way, with a different language, different culture, a different past and present. The media need not accept total responsibility for stereotyping. The academics, particularly the anthropologists, should also accept their share. It is not their research tactics I'm concerned with (I think the Indian community can police that problem), it is in their usual role of museum curators that they irritate me. They mount impressive wax displays of Indians, frozen in time, satisfying only their romantic tastes and their usual ethnocentric aesthetic attitude. No one has considered the role of what anthropologists in museums may have played in encouraging stereotypes. I become very suspicious of museums that desire to relegate Indians and Indian culture to the distant past, and make no effort to try to understand our contemporary contributions."

"Does one have to be a Canadian Indian to appreciate the subtle and serene stare of the Gitksan moon mask?"

"Does one have to be Italian to appreciate the mysterious smile of the Mona Lisa? Of course not!"

"True art is timeless and transcends nationality. What we need is to educate the public in our history and in our aesthetics."

"We're misfits even to the Canada Council" he revealed.

"I have listened to many Indian artists and researchers who have been refused grants from Canada Council simply because the applications did not meet the criteria of the Council, or the Council was unable to understand the cultural significance of the projects.

"I believe strongly that if the Indian community had been in a position to accept financial aid and advisory services from the Canada Council, our artistic development would have reached newer and greater heights — and would not be as isolated from the rest of Canada as it is now."